

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 18.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées et par bons sur la poste.

JEUDI, 27 MARS 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

La France, par A. Gélinas.—Chronique américaine, par Anthony Ralph.—Nos gravures.—Nouvelles étrangères.—Le jeu.—Histoire de l'île-aux-Coudres, par l'abbé Alexis Mailloux (suite).—Un forçat réhabilité.—Qui perd, gagne, par Alph. Delannoy (suite).—Poésie : Nos braves, par M. J. A. Poisson.—La bande rouge, par F. du Boisgobey (suite).—Mélanges.—Les femmes.—Choses et autres.—Le jeu de dames.—Les échecs.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Une première communion à Dieppe; Russie : La peste dans le gouvernement d'Astrakan; Immersion dans les eaux glacées du Volga comme remède préventif; Une famille de pêcheurs foudroyée par l'épidémie, à Vistlandka; Vieille bretonne au marché; Salon de 1878 : Une bonne affaire.

LA FRANCE

[Le manque d'espace nous a empêché de publier avant aujourd'hui l'article suivant, qui est composé depuis plus d'un mois.]

Le grand drame qui se jouait entre les partis monarchiques et républicains, depuis la chute de l'Empire, en France, s'est terminé il y a quelques semaines. Le septennat, qui devait expirer en novembre 1880, a été écorné de vingt mois. La retraite de MacMahon et l'avènement de M. Grévy à la présidence ont mis le sceau au triomphe définitif des radicaux. Les républicains sont maintenant maîtres absolus de la France, depuis qu'ils ont réussi à briser la dernière digue qui comprimait encore la révolution, la présence du maréchal MacMahon à la tête de l'État.

La détermination subite de l'ex-président a surpris tout le monde. Il avait eu tant d'occasions de se démettre de sa charge dans le cours des dernières années. On croyait qu'il resterait jusqu'au bout. Ses forces étaient épuisées, et il a lâché prise. Sa démission a porté le coup de grâce au parti conservateur. La Droite semble anéantie. Il n'y a plus d'espoir pour elle. C'en est fait de la révision de la constitution en 1880. Le provisoire, cette dernière branche de salut, a pris fin. La République, une et indivisible, est définitivement établie, sous le haut patro-

nage de l'illustre Grévy et du grand Gambetta.

Tant que les conservateurs ont pu garder le contrôle du Sénat et de la présidence, ils purent résister et soutenir la lutte avec la majorité radicale de l'Assemblée. Après le 16 mai, ils avaient de plus le ministère pour eux. La dégringolade, commencée par la chute de celui-ci, après les élections générales et la réunion des Chambres, se continua l'automne dernier par la perte des élections sénatoriales, qui donnèrent la majorité aux républicains dans la Chambre haute et se termina par le renversement de MacMahon lui-même, qui, après cet échec, ne s'est pas senti de force à combattre seul contre le Sénat, le gouvernement et la Chambre réunis.

Le pacifique M. Grévy, élu président à la place de MacMahon, est un démocrate à l'eau de rose. Il est doucereusement révolutionnaire. Il s'est donné pour premier ministre un politicien de sa trempe, le mielleux M. Waddington, qu'un journaliste parisien comparait, dès 1876, au chat de la fable, et qu'il représentait tirant les marrons du feu pour la radicale.

Gambetta s'est installé au fauteuil présidentiel de la Chambre, à la place laissée vacante par M. Grévy. Il compte bien marcher jusqu'au bout sur les traces de son ami, et le temps n'est probablement pas éloigné où il sautera, comme celui-ci, de la présidence de l'Assemblée à celle de la République.

M. Grévy possède, entre autres qualités, celle d'être un excellent joueur de billard, talent précieux chez un homme d'état. Il est très-fort sur le carembolage. Pourvu qu'il n'applique pas cette science à la politique ! C'est un bon homme, et Gambetta, qui s'y connaît, en fera ce qu'il voudra. Grévy régnera, Gambetta gouvernera. Pendant que le premier s'amusera à faire rouler les boules d'ivoire sur le tapis vert, le second dirigera la législation. C'est une jolie combinaison.

Ils vont commencer par proclamer la séparation complète de l'Église et de l'État. Le pauvre clergé de France va perdre la mince allocation qu'il recevait du gouvernement et qui était à peine suffisante pour l'empêcher de périr de misère. En même temps, l'enseignement sera entièrement sécularisé, et la religion exclue des établissements d'éducation. Les communards de Nouméa sont déjà rappelés, à l'exception de trois ou quatre. On se propose aussi d'abolir le Sénat le plus tôt possible. Ça toujours été le plan de M. Grévy d'en arriver là. Il s'est constamment prononcé pour une seule Chambre, avec un président dépendant absolument de cette Chambre. C'est le système de la Convention de 1793.

Décidément, la France a atteint la profondeur des nouvelles couches. Roulerait-elle jusqu'au fond de l'abîme ? Dieu seul peut la sauver, car les moyens humains font absolument défaut pour empêcher sa perte.

A. GÉLINAS.

On dit que l'opposition a l'intention, dans le cours du débat sur le budget, de proposer deux ou trois amendements, et de provoquer une division de la Chambre ; on croit qu'il sera proposé, en outre, une résolution dans laquelle l'opposition exposera ses vues sur la situation.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 18 mars 1879.

Hurrah ! la vieille Angleterre, dans la personne du *pedestrian* Rowell, a vaincu l'Amérique, représentée par Ennis, Harriman et O'Leary.

Je présume que le Canada tout entier s'associera à ce triomphe qui est un nouveau Châteauguay... pacifique. *Plaudites cives*.

Le premier de ces enrégés marcheurs a parcouru 500 milles en 6 fois 24 heures ; le second n'a pu atteindre que le 475me. Le troisième s'est arrêté au 450me, et le dernier s'est évanoui en route.

En somme, ces gladiateurs du jarret ont marché 6 jours et 6 nuits, c'est-à-dire 144 heures, sans dormir.

C'est à Gilmore Garden que ce match à l'américaine s'est déroulé avec des péripéties qui ont arraché des fleurs, et même des larmes, aux *ladies* spectatrices de la lutte. Nobles cœurs, va !

Le samedi 15 mars, à midi précis, ce tournoi des jambes a pris fin. Malgré le désappointement des Américains, Rowell, le *Briton*, s'est adjugé la meilleure partie de la recette : \$51,000. Il a graissé ses bottes avec \$30,000 ; Ennis s'est contenté de \$12,000 ; Harriman, éreinté, morfondu, n'a obtenu que \$8,000 ; enfin, le dernier, O'Leary, qui avait perdu la raison en route, n'a reçu que la faible somme de \$1,000 pour s'administrer des douches. Pauvre jeune homme !

E finita la musica.

Le *Herald* de New-York, qui est optimiste, assure que ces luttes—qui n'ont rien de commun avec un concours de poésie—doivent être encouragées ; bien mieux, qu'elles sont appelées à développer les muscles des nations qui voudront en essayer.

Avant de me décider pour ce mode d'amélioration sociale, je ferai remarquer que la société protectrice des animaux ne permettrait pas qu'on fit trotter un cheval 6 jours et 6 nuits sans le faire reposer. Tous les jours nous sommes témoins de sa sollicitude pour ce noble quadrupède. Comment se fait-il que personne ne proteste lorsqu'on fait marcher une créature humaine 576 quart-d'heure sans le moindre sommeil ?

Ah ! certes, je connais plus d'un cheval qui se refuserait à une pareille folie... ce qui prouve que le plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense.

Ces réserves faites, je ne dissimulerai pas l'intérêt que je prends à ces luttes d'adresse et de force physique.

J'ai toujours admiré la Grèce antique, qui dans ses jeux olympiques mêlait aux luttes de l'esprit ces violents exercices du corps qui forment les athlètes.

Je voudrais voir revivre les spectacles d'autrefois : les courses en char, les tournois du moyen-âge, les assauts de maîtres d'arme et même le jeu de paume.

Une nation qui concentrerait toutes ses forces dans son cerveau, tomberait bien vite dans l'immense hécatombe des peuples déçus.

Ce qui place la race anglo-saxonne à la tête de la civilisation, ce ne sont pas seulement ses qualités intellectuelles, c'est sa virilité, sa froide énergie et aussi, dit-on, son esprit religieux sans lequel on ne

fonde rien de durable, qui discipline les individus et les fait marcher en avant.

Un grand philosophe du XVIIIe siècle disait que le bonheur d'une nation ne se prouvait pas seulement par ses beaux arts, ses légendes historiques et le raffinement de sa civilisation. Selon lui, on découvrirait sa véritable prospérité dans l'abondance des naissances, lorsque le *croissez et multipliez* de Jésus est mis sérieusement en pratique.

À ce point de vue les Canadiens-français n'ont rien à envier aux autres nations. Leur multiplication, surtout depuis un siècle, prouve surabondamment leur supériorité sur les Yankees, leurs vieux adversaires, qui actuellement semblent dégénérer.

Pourquoi cet arrêt dans la fécondité ? Quel rongeur, quel phylloxera empoisonne les sources de la vie de ce peuple ?

La satiété en toutes choses, le luxe effréné des femmes, l'abus des plaisirs permis et défendus sont-ils les causes déterminantes de cet éloignement systématique de la maternité ?

Ce sujet est scabreux et demande à être traité délicatement ; ici le mot propre n'est pas permis :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté, Mais le lecteur français veut être respecté.

Les causes de ce parti-pris de stérilité sont multiples.

Pour ne parler que de New-York, j'observe d'abord qu'en cette ville on se marie de moins en moins, et que les familles les plus riches sont aussi celles qui ont le moins d'enfants. Dans ma prochaine chronique, je raconterai le mariage d'une Newyorkaise qui a apporté à son mari sept millions de dollars. Cette jeune femme, malgré cette fortune royale, ne veut absolument pas d'enfant : à force de violences qu'elle a bien voulu subir pour s'exonérer des devoirs maternels, elle est devenue idiote.

Je sais bien que toutes les imprudentes qui risquent leur vie pour éluder la loi naturelle ne sont pas millionnaires.

Je ne dis pas qu'elles sont toujours sans motifs pour s'exposer ainsi à la mort, mais leurs motifs sont détestables, je dirai même criminels.

La malheureuse qu'on a trouvée à Lynn, dans le Massachusset, coupée en morceaux, a certainement obéi au même mobile.

Toutes celles qui ont disparu depuis quelques années, ont sans doute subi le même traitement dans les mêmes circonstances.

D'odieux intermédiaires leur facilitent ordinairement l'attentat dont elles sont les victimes.

Les Restell, Crape et autres ont acquis une scandaleuse notoriété dans ce genre de profession.

Mais à côté de ces coquines que la mort ou la justice a déjà frappées, il y en a d'autres qui exercent dans l'ombre leur abominable métier.

Ce n'est pas avec de pareils éléments de corruption que les États-Unis pourront voir se réaliser la prophétie de M. Chotteau, lequel prétend que la population de ce pays aura cent millions d'âmes le 24 juillet 1903.

Si l'on veut voir renaître une ère de prospérité, une génération d'hommes robustes qui puissent braver tous les *Rowell* de l'avenir, il faut que la justice poursuive et pende sans pitié ces faux doc-

teurs, ces charlatans sinistres qui vendent à prix d'or leurs plantes vénéneuses à de pauvres créatures qu'ils corrompent et tuent.

Il faut aussi que les médecins—les vrais, ceux qui guérissent—livrent aux tribunaux les charlatans—il y en a partout—dont les pratiques suspectes compromettent la médecine elle-même.

Le corps médical tout entier est intéressé à ce qu'il n'y ait pas d'intrus qui exercent la médecine sans diplôme, et à ce que la lancette entre leurs mains ne devienne pas un poignard!

ANTHONY RALPH.

NOS GRAVURES

La Peste à Astrakan (Russie)

La peste, ce mal étrange, mystérieux et impossible à guérir, dont parlent les chroniques du moyen-âge, la véritable peste dont le foyer est en Asie, vient d'apparaître dans quelques districts orientaux de l'empire russe.

C'est un Cosaque de la province d'Astrakan qui, dit-on, le premier a importé cette terrible épidémie en Russie d'Europe. On raconte que, de retour dans ses foyers, après la récente campagne d'Asie-Mineure, ce soldat avait offert à sa fiancée un châle ture qu'il avait pris dans une ville d'Arménie. A peine la jeune fille s'en était-elle parée, qu'elle fut aussitôt prise de violentes douleurs; sa peau devint noire et elle mourut le soir même.

Ce serait à partir de ce jour que le mal se répandit dans les *stanitza* (colonie militaire composée de cosaques) avec une rapidité foudroyante. Des familles entières étaient atteintes dans la même journée, et tous ceux qui étaient frappés succombaient infailliblement. On tâcha d'abord de tenir l'événement secret; mais, en présence de cas de plus en plus nombreux, le mystère devint impossible.

Le gouvernement de Saint-Petersbourg a pris alors une série de mesures destinées à empêcher la propagation du mal. Un cordon militaire très-étroit a été tracé autour des villages qui sont atteints, et les communications sont complètement interceptées entre les districts de la province d'Astrakan et les autres provinces de l'empire.

Les médecins et chirurgiens envoyés sur les lieux sont tous morts victimes de leur devoir. On en recrute d'autres maintenant. Comme il est impossible d'ensevelir rapidement tous les morts, on propose très-sérieusement de les brûler, ce qui diminuerait fortement la contagion.

Dans l'assemblée des médecins qui a eu lieu à Saint-Petersbourg le 24 janvier dernier, le professeur Eshoudnoski est le seul qui ait admis la possibilité de lutter contre la peste au moyen de remèdes extérieurs. Il recommande l'air pur, les bains, les immersions dans l'eau glacée, en un mot, l'hydrothérapie dans son application la plus complète.

Il s'appuie sur ce fait que, lors de la peste de Moscou, en 1771, la secte des Raskolniks, chez laquelle existait la cérémonie du baptême par immersion, perdit fort peu de ses adeptes. Il a cité également le général Souwaroff, lequel faisait inonder d'eau glacée les soldats de son armée malades de la peste à la suite de leur campagne de Turquie. Toutefois, l'on doit dire que l'instinct des habitants de vance toujours, dans ce cas, la science des savants, et aujourd'hui, les pêcheurs des bords du Volga et les Cosaques d'Azoff, aussitôt qu'ils ressentent les premiers symptômes de la peste, cassent la glace des rivières, et entrent alors dans ces ouvertures, se font asperger d'eau glacée.

Souhaitons que cette épouvantable épidémie se localise, et que toutes les précautions prises par les différents peuples les préservent d'un aussi épouvantable fléau.

Les médecins qui ont étudié la peste de la Russie prétendent qu'il n'y a pas de remède, au moins connu, pour la combattre, et qu'aucun des désinfectants ordinaires n'a donné de résultats satisfaisants. Elle respecte plus les personnes

que le choléra ou le typhus, car elle attaque plutôt les pauvres que les riches. Une bonne ventilation et les lavages à la chaux des maisons sont les meilleurs préservatifs. D'après ces médecins, bien que la peste soit une maladie distincte du typhus, elle est produite par les mêmes causes et on la prévient avec les mêmes précautions.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

De même que Saturne dévorait ses enfants, ainsi la république française dévore ses gouvernements. Waddington est à la veille d'être jeté à l'eau et on se demande qui va se présenter pour être dévoré à son tour.

Presque tous les journaux républicains annoncent et demandent l'avènement de Gambetta. Gambetta aimerait mieux rester où il est pour conserver sa popularité, mais il faut qu'il marche.

"Gambetta seul, dit un journal républicain, peut former un faisceau compact du centre gauche, de la gauche, et d'une partie, mettons la moitié environ, de l'Union républicaine, ce qui, en comptant 60 voix dans le premier groupe, 160 dans le second et 67 dans le troisième, constituerait un ensemble de 287 voix, soit une majorité de 50 environ. Cela suffirait, en laissant à la minorité républicaine les 68 voix dissidentes de l'Union républicaine et les 30 à 35 voix de l'extrême gauche, c'est-à-dire les 100 voix mentionnées."

Un projet de loi proposé par M. Ferry a pour but de chasser de l'enseignement une grande partie du clergé, les Jésuites surtout.

On peut prévoir ce qui va arriver si les radicaux ou les républicains avancés finissent par accaparer complètement le pouvoir; mais alors la république ne durera pas longtemps; car les hommes modérés qui voulaient une république sage, modérée, l'abandonneront.

DU JEU

Comme le jeu fait beaucoup de progrès depuis quelques années à Montréal, nous avons cru devoir publier ce qu'un écrivain français, M. Boitard, en dit. C'est sévère: les abus du jeu parmi nous ne sont pas encore assez grands pour mériter des expressions aussi dures; mais il ne faut pas attendre que le mal soit incurable pour essayer de le guérir. Dans une ville comme Montréal où on ne trouve pas d'argent pour les choses les plus nécessaires, où on n'est pas capable de soutenir une bonne institution littéraire, de fonder une bibliothèque, on trouve moyen de sustenter plusieurs clubs de cartes. Le club envahit notre société, fait la guerre aux salons, remplace les réunions de parents et d'amis. On laisse sa femme, ses enfants et même ses amis pour aller au club perdre le produit du travail d'une semaine ou d'un mois, on recommence le lendemain pour regagner ce qu'on a perdu, et on continue ainsi des années entières au détriment de sa santé, de son intelligence, de ses affaires et de sa famille.

Mais citons M. Boitard:

Si vous manquez d'intelligence, de manières, d'aisance, de bon ton, en un mot, si vous êtes un sot, hé! mon Dieu! rien ne vous empêche de fréquenter les salons si tel est votre goût. Le cas a été prévu par toutes les personnes qui regardent, et voilà pourquoi il y a un petit salon à côté du grand. On vous annonce, vous entrez, vous allez saluer la maîtresse de la maison, puis monsieur, et libre à vous de ne pas leur dire un mot. Cette politesse d'usage accomplie, vous passez dans le petit salon, vous vous asseyez à une table de jeu, et tout est dit; vous voilà installé et à votre aise pour toute la soirée si cela vous convient.

Le jeu! le jeu qui n'a été inventé que pour les imbéciles et les escrocs! Le jeu qui seul pouvait mettre de niveau les salons et les tripots! Le jeu, qui est la honte de la civilisation, la plaie la plus dégoûtante dans nos mœurs, la ruine des familles, la démoralisation de la jeunesse, l'immoralité du bon ton!

Le jeu: ah! ah! vous voilà sur vos deux pieds, maître sot! vous allez avoir autant d'aplomb et plus d'aplomb que l'homme de mérite. Pour peu que vous ayez vingt-cinq ou trente napoléons en or dans votre poche, vous voilà l'égal des gens d'esprit, de par le roi de

carreau et la dame de cœur. Le jeu est le plus grand niveleur que je connaisse, et je défie, même par le temps qui court, les plus célèbres utopistes spéciaux, quels que soient le dévergondage de leur imagination et la fausseté de leur jugement, je les défie, dis-je, d'avoir jamais rêvé une égalité aussi complète que celle qui règne autour d'une table de jeu! Les bandes de filous, de voleurs, de brigands, reconnaissent encore des chefs, une certaine organisation hiérarchique, témoin Cartonche et Mandrin; le joueur seul ne reconnaît aucun supérieur; il n'est, pour lui, aucune suprématie de talents, de rang et de fortune. C'est l'idéal du démocrate parvenu aux dernières limites de l'exagération. Les cartes à la main et son enjeu sur table, le dernier des goujats est l'égal d'un prince qui joue avec lui; le dernier des rimailleurs est l'égal de Lamartine, et le dernier des sots l'égal d'un homme de génie.

HISTOIRE DE L'ILE-AUX-COUDRES

DEPUIS SON ÉTABLISSEMENT JUSQU'À NOS JOURS, AVEC SES TRADITIONS, SES LÉGENDES, SES COUTUMES

Par M. l'abbé ALEXIS MAILLOUX

Vicaire-Général du Diocèse de Québec.

CHAPITRE ONZIÈME

XIII

M. JOSEPH ASSELIN, DOUZIÈME CURÉ DE L'ILE-AUX-COUDRES

M. Joseph Asselin avait été ordonné prêtre le 30 septembre de l'année 1821. A pareille date, cinq ans plus tard, en 1826, M. Joseph Asselin venait prendre possession de la cure de Saint-Louis de l'Île-aux-Coudres, pour y faire le plus long séjour qu'y eût fait aucun de ses prédécesseurs, depuis M. Pierre-Joseph Compain.

M. Joseph Asselin, que j'ai très-bien connu, était un de ces curés qui se dévouent tout entier au bien spirituel de leurs paroissiens. Il aimait la beauté de la maison de Dieu et la grandeur du culte divin, et ne négligeait aucun détail, quel que minime qu'il fût, pour la conservation des mœurs et l'augmentation de la piété dans sa paroisse. Peu de curés ont eu, comme lui, et à un degré aussi remarquable, le talent de la parole. Il excellait à faire une instruction dont le langage était parfaitement à la portée du peuple, sans jamais renfermer aucune parole qui fût le moins du monde basse ou déplacée. Actif, laborieux, très-studieux, il savait bien la sainte Ecriture; il possédait assez bien la théologie. M. Asselin était très-économe. La délicatesse de sa conscience lui interdisait toute dépense superflue. Il poussa à l'extrême cette qualité qui, comme toutes les autres, doit se tenir dans les bornes de la discrétion. Il m'avouait qu'il avait horreur de dépenser un sou mal à propos. Il tenait ses comptes de fabrique avec une extrême précision et propreté; quant à son écriture, elle était toujours soignée.

Il s'occupa beaucoup de l'éducation des jeunes enfants de sa paroisse, et eut le bon esprit d'établir des écoles, qu'il surveilla avec beaucoup de soin. A ce sujet, il eut d'assez graves difficultés avec plusieurs de ses paroissiens qui, avec plus ou moins de raisons, lui causèrent beaucoup d'embarras, ce qui l'affligea sans le rebuter. Il fit même des sacrifices d'argent pour maintenir une maison d'école près de l'église, qui fut la cause des déboires que lui causèrent une certaine partie des intéressés contre l'établissement de cette école. En l'année 1836, M. Asselin fit passer par sa fabrique une résolution qui affectait le quart des revenus de l'église au soutien des écoles. Cette résolution fut approuvée par Mgr l'archevêque de Québec, dans une de ses visites pastorales.

M. Asselin fut curé de l'Île-aux-Coudres pendant cette remarquable époque où l'incertitude de nos lois et l'ignorance des droits de l'Eglise causèrent tant de trouble dans nos assemblées paroissiales pour l'élection des marguilliers. Il eut, lui aussi, ainsi que plusieurs autres curés, d'assez notables misères dans le choix d'un certain marguillier, pour l'élection duquel il s'é-

taut trop intéressé, contre la majorité de la paroisse. Plus tard, cet homme, qu'il avait fait nommer marguillier par sa voix prépondérante, causa autant de déboires à son curé que celui-ci s'était montré empressé à lui procurer cet honneur.

Si l'on met de côté ces faits, que l'on peut appeler des fautes comme tout homme peut en faire, et en fait assez souvent, on pourra dire, dans toute la force du mot, que M. Asselin fut un bon curé, fidèle à ses devoirs de pasteur, soigneux pour ses propres affaires et pour celles de sa fabrique; intéressé au suprême degré pour le bien spirituel de son peuple, et surtout fidèle à bien instruire ses paroissiens dans la connaissance des vérités de la religion et des règles de la morale évangélique. Aussi on peut, en toute vérité, lui accorder une large part dans les connaissances religieuses que possède la petite population de l'Île-aux-Coudres.

M. Joseph Asselin fut sincèrement regretté par les bons paroissiens de l'Île, dont il quitta la desserte vers le premier du mois d'octobre, en l'année 1839. Il avait été pendant treize ans le curé de cette petite paroisse.

Après avoir donné une idée du douzième curé de l'Île-aux-Coudres, je me sens pressé de dire un mot d'une fille assez âgée qu'il avait à son service, et dont le nom de famille était Marie Sansterre, de la Rivière-Ouelle. Elle faisait tous les ouvrages de la maison, soit ceux du dedans, soit ceux du dehors. Jamais peut-être personne ne fut plus attachée à son maître, qu'elle servait avec une fidélité et un dévouement héroïque. Vers la fin de sa vie, elle fut atteinte d'une cruelle maladie, un cancer, qui la faisait horriblement souffrir. Malgré les douleurs qu'elle endurait jour et nuit, la bonne Marie Sansterre ne négligea jamais les tâches ardues qu'elle avait à remplir. Les insomnies que lui causait ce mal qui lui rongait les chairs, ne l'empêchaient pas de se lever de bonne heure pour vaquer à ses occupations. D'une humeur toujours égale, souffrant sans se plaindre, travaillant sans relâche, cette admirable fille ne cessa de rendre service à son maître que lorsque, ne pouvant plus se tenir debout par l'excès de sa faiblesse, elle prit le lit pour y mourir dans la paix du Seigneur, ne regrettant qu'une chose: de ne pouvoir plus rendre service à celui auquel elle s'était si généreusement dévouée.

XIV

M. MARTIN-LÉON NOËL, TREIZIÈME CURÉ DE L'ILE-AUX-COUDRES

M. Martin-Léon Noël avait été ordonné prêtre le 27 du mois de juillet 1834. Il vint prendre possession de la petite cure de Saint-Louis de l'Île-aux-Coudres vers le 5 d'octobre 1839.

A son arrivée, M. Noël eut le malheur de trouver, à l'Île-aux-Coudres, des tisons encore mal éteints de ce feu allumé du temps de son prédécesseur par la question des écoles qui, on ne le sait que trop dans un grand nombre de paroisses, avait suscité contre les curés de si déplorables persécutions. Il dut, lui aussi, avoir une part des déboires de son prédécesseur. M. Noël n'était pas homme à lutter contre ce torrent, que le temps seul et le bon sens canadien pouvaient arrêter. Il était réservé au successeur de M. Noël de faire revenir ce petit peuple dans les voies de la conciliation et de la paix.

M. Martin-Léon Noël était d'un caractère doux, paisible et même timide. Il était d'une grande délicatesse de conscience, et ne se mêlait dans les conversations de ses confrères que pour leur faire plaisir ou les leur rendre plus agréables. S'il se trouvait dans quelque concours, il semblait n'avoir qu'une pensée, c'était d'obliger ses confrères. Dans ces circonstances, il se levait de grand matin, afin de pouvoir vaquer à ses exercices de piété avant le temps des confessions, et jamais alors il ne dérangeait le sommeil de ses confrères, ayant un soin tout spécial de ne faire aucun bruit quelconque.

M. Noël avait un cœur extrêmement compatissant. D'une singulière piété qui



UNE PREMIÈRE COMMUNION À DIEPPE—D'APRÈS LE TABLEAU DE P. R. MORRIS, A.R.A., EXPOSÉ À L'ACADÉMIE ROYALE

prenait sa source dans une foi profonde, il possédait une âme bonne et saine qui convient si bien au prêtre et surtout au curé. Il n'avait rien à lui qui ne fût au service de tous ceux qui se trouvaient dans le besoin. Avec cette grâce et cette bienveillance qui sont les fruits de la charité de Jésus-Christ, il savait rendre service en faisant comprendre qu'il était redevable envers ceux qu'il obligeait.

M. Noël était d'un caractère gai et jovial, mais sa profonde vertu savait contenir sa gaieté dans les bornes de cette modestie sacerdotale qui ne dégénère jamais en paroles impétueuses ou en éclats de rire immodérés.

Ce digne curé fut un ange de douceur, de bonté, de charité et d'une modestie bien propre à laisser sur l'île-aux-Coudres les précieuses semences d'une solide piété, qu'il travailla avec beaucoup de zèle à inspirer aux âmes dont il avait la conduite.

Comme curé, M. Noël continua à instruire ceux que M. Asselin avait eu tant de zèle et de courage à pénétrer de l'esprit chrétien. La manière de prêcher de M. Noël était de pénétrer les âmes par des paroles douces et pleines de charité, qui ont un si puissant effet sur les personnes animées de l'esprit de foi. Il s'occupa beaucoup de l'instruction chrétienne des enfants qui fréquentaient les catéchismes ; il savait se mettre à leur portée en leur rendant attrayante la connaissance et la pratique de la morale de l'évangile.

M. Noël fut un des nombreux bienfaiteurs auxquels je suis si grandement redevable : voici comment.

Ayant subi une maladie très-grave pendant que j'étais curé de Sainte-Anne de la Pocatière, plusieurs des habitants de l'île-aux-Coudres eurent la charité de me venir chercher pour me traverser à ma paroisse natale. J'allai prendre mon logement chez le bon et charitable M. Noël, qui me reçut avec ce charme de bienveillance qui lui dictait un cœur de séraphin. Dans ce presbytère, où régnait une si grande paix, je reçus, tant de la part de M. Noël que de sa vertueuse sœur, les soins les plus empressés comme les plus délicats. Pendant six longues semaines, je fus sous les soins de l'un et de l'autre, et Dieu sait quels témoignages de charité ils me prodiguèrent ! De jour et de nuit, la bonne et sainte sœur de M. Noël fut à mon service et eut soin de moi avec cette attention dont les cœurs vraiment chrétiens sont seuls capables. Si je revins à la santé, je le dois, après l'aide de Dieu, aux soins intelligents et dévoués qu'ils prirent de moi. Et pour mettre le comble à leurs bienfaits à mon égard, ils ne voulurent rien accepter pour se dédommager des sacrifices qu'ils s'étaient imposés pour me ramener à la vie.

On me pardonnera, je pense, de dire quelques mots de cette sainte fille qui a tant contribué à me rappeler à la santé.

J'ai rencontré, pendant ma vie, beaucoup de personnes vertueuses ; mais, je le dis comme je le crois, j'en ai vu un très-petit nombre du mérite et de la vertu de cette bonne sœur de M. Noël. Sans la moindre prétention, mademoiselle Noël remplissait tous ses devoirs avec un esprit de recueillement parfait. Toujours sage, toujours douce, toujours bonne, toujours aimable, elle faisait chaque chose sans bruit, sans trouble, sans ostentation. Elle présentait le plus parfait modèle d'une fille de presbytère par la modestie de ses habits, par sa réserve, par sa sagesse et par sa bonne conduite. Elle ne croyait pas que, par la raison qu'elle était la sœur d'un curé, elle pouvait apparaître d'une autre condition que celle où la providence l'avait fait naître. Étrangère à tout ce qui se passait ou se disait dans la paroisse, elle ne voyait que peu de personnes, qu'elle édifiait par sa piété et par ses conversations, pendant lesquelles jamais un mot contre la charité ne s'échappait de ses lèvres.

Le plus bel éloge que je pourrais faire de mademoiselle Noël, c'est que sa conduite fit croire à la vertu un certain monsieur qui n'y croyait guère et dont le plaisir

était de censurer la conduite des prêtres et des personnes qui avaient la simplicité de les écouter.

Après avoir été curé de l'île-aux-Coudres pendant environ quatre ans, M. Martin-Léon Noël laissa l'île sur la fin de septembre de l'année 1843.

XV

M. JEAN-BAPTISTE PELLETIER, CURÉ ACTUEL DE L'ÎLE-AUX-COUDRES

M. Jean-Baptiste Pelletier fut ordonné prêtre le 24 mai 1838. À la fin du même mois, M. Pelletier fut envoyé vicaire à Nicolet, et y demeura comme tel jusqu'à la fin de mai 1841. A cette date, il fut nommé vicaire à Saint-François du Lac, pendant un mois, lorsque M. Béland était curé de cette paroisse. Au bout de ce mois, il fut transféré au vicariat de la Baie du Fèbre, et y demeura jusqu'au 1er d'octobre de la même année 1841. Enfin, il fut envoyé le même automne comme vicaire à Sainte-Marie de la Beauce, où il est demeuré deux années, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1843. Il vint alors prendre possession de la cure de l'île-aux-Coudres vers le premier du mois d'octobre. Il y a eu 27 ans au premier octobre dernier, 1870, que M. Pelletier est environné par les eaux du fleuve, sur sa petite île-aux-Coudres. C'est de beaucoup le plus long séjour qu'aucun des curés avant lui ait fait dans cette paroisse.

Depuis l'année 1855, monsieur le curé actuel de l'île-aux-Coudres se trouve dans une toute autre position que celle de ses prédécesseurs, par le fait de la résidence, sur l'île, de M. l'abbé Godfroi Tremblay, ce qui l'exempte des ennuis que cause toujours à un curé l'isolement dans une paroisse seule au sein des eaux du fleuve. M. Tremblay fait la consolation du curé par son heureux caractère et son excellent cœur.

J'aurais bien encore autres choses à dire de M. Pelletier, mais je ne l'ose, dans la crainte de lui causer de la peine, ou de m'exposer à recevoir des reproches, dont je ne pourrais me justifier sans blesser sa modestie.

(La suite au prochain numéro.)

LE FORÇAT RÉHABILITÉ

J'ai lu, je ne sais plus dans quel livre, qu'il existait autrefois dans les bagnes une coutume singulière, sous l'empire de laquelle il arrivait parfois qu'un forçat pouvait se racheter de l'infamie.

Lorsque, à l'époque reculée dont nous parlons, un navire était sur le chantier, et que sa construction finie, il s'agissait de le lancer dans les flots, il était, par là, extrêmement dangereux d'aller saper à l'avant du bâtiment la dernière quille qui, seule, le retenait encore.

Presque toujours, l'ouvrier assez courageux pour se charger de cette mission payait de sa vie son dévouement et son audace.

Au dernier coup de hache qu'il envoyait à la quille, l'énorme charpente s'ébranlait avec un majestueux fracas et s'élançait avec une sorte d'impatience dans les eaux dont elle allait prendre possession.

C'était instantané ! Et malgré la célérité qu'il pouvait déployer, en dépit de son adresse, le pauvre charpentier roulait broyé sous les flancs puissants de la nouvelle galère !

C'est toujours une grande fête pour un port de mer que le lancement d'un bâtiment.

Les autorités civiles et militaires sont convoquées ; les curieux se pressent en foule sur les quais ; de tous parts les spectateurs sont accourus, et la religion elle-même a envoyé ses ministres pour sanctifier cette cérémonie nationale.

Or, il était douloureux qu'une pareille solennité coûtât chaque fois la vie à un malheureux, et l'on avait vainement cherché le moyen d'éviter de telles catastrophes.

Mais ç'avait été en vain.

Un jour cependant, on était à la veille

du lancement d'une grande frégate dont la construction venait d'être achevée, et l'on avait inutilement cherché, parmi les ouvriers du port, un homme assez résolu pour donner le dernier coup de hache.

Le gouverneur était dans une grande perplexité, et il s'ingéniait à trouver une issue à cette situation embarrassante, quand on vint lui annoncer que le commissaire du bague demandait à lui parler.

—Faites entrer, dit le gouverneur.

Et aussitôt le commissaire entra, suivi d'un homme vêtu d'un costume qu'on n'avait pas l'habitude de rencontrer en pareils lieux.

Ce costume était celui des forçats.

Le gouverneur fit un mouvement, et le commissaire s'inclina.

—Qu'est-ce à dire ? dit le premier, et que signifie cette démarche ?

—Quand vous en connaîtrez le motif, répondit le commissaire, j'ose espérer que vous voudrez bien excuser ce qu'elle a d'insolite.

—De quoi s'agit-il ?

—Voici. Monsieur le gouverneur, on doit lancer demain la dernière frégate construite.

—En effet.

—Toutes les autorités sont convoquées : le clergé est invité à assister à la cérémonie, et il ne manque plus qu'une chose vraiment essentielle : c'est l'homme qui doit couper la quille qui retient encore à cette heure le bâtiment sur son chantier.

—Vous savez cela ?

—On vient de me l'apprendre.

—Qui ?

—Cet homme.

Et, en parlant ainsi, le commissaire désigna le forçat dont il était accompagné.

C'était un homme de haute taille, la figure ouverte, intelligente, et dont la physiognomie ne présentait nullement le caractère de férocité que l'on remarque d'ordinaire chez les criminels endurcis.

Le gouverneur se sentit attiré par un commencement de sympathie vers ce malheureux.

—Auriez-vous par hasard, lui demanda-t-il aussitôt, trouvé le moyen de nous tirer de l'embarras où nous sommes ?

—Je le crois, monsieur le gouverneur, répondit le condamné.

—Et qu'y aurait-il à faire ?

—Une chose fort simple.

—Laquelle ?

—Ce serait de me confier à moi la mission que vous confiez d'ordinaire à un ouvrier.

—Et vous l'accepteriez ?

—Avec joie.

—Mais vous connaissez les dangers à affronter ?

—Je ne les crains pas.

—Vous pouvez être broyé.

—La mort m'effraie moins que la honte.

Le gouverneur tressaillit.

L'homme qui était devant lui n'était pas évidemment un homme ordinaire.

Il le regarda avec intérêt.

—Y a-t-il longtemps que vous êtes au bague ? reprit-il peu après.

—Deux ans, monseigneur, répondit le forçat.

—Et quelle est la durée de votre peine ?

—Vingt années.

—Vous avez donc commis un épouvantable forfait ?

—Aux yeux de la loi, ce que j'ai fait s'appelle crime... A mes yeux, je n'ai accompli qu'une vengeance légitime.

—Vous avez assassiné quelqu'un ?

—J'ai tué le misérable qui avait déshonoré ma fiancée.

Le gouverneur garda un moment le silence.

Il était profondément impressionné.

—Enfin, quel que soit votre crime, poursuivit-il, nous n'avons aujourd'hui à nous occuper que de votre proposition. Vous demandez donc, n'est-ce pas, à donner le dernier coup de hache à la frégate ?

—C'est cela.

—Et pour le service que vous nous aurez rendu... pour le danger terrible que vous allez courir... quelle récompense espérez-vous ?

Le forçat se prit à sourire.

—Je n'en demande qu'une, répondit-il ;

le danger est terrible, vous l'avez dit vous-même ; c'est la mort probablement... et, si Dieu me fait la grâce d'échapper à ce péril presque certain, c'est la liberté que je veux !

—La liberté !...

—Oui, monseigneur.

—C'est impossible.

—Alors, la frégate ne sera pas lancée demain.

—Mais cette faveur est exorbitante... insensée... et jamais...

Le forçat s'inclina sans répondre.

Puis, sur un geste du gouverneur, il se retira précédé du commissaire.

À la porte de l'hôtel une femme attendait.

Cette femme était jeune encore ; sa beauté avait ce cachet particulier aux natures méridionales, et que le chagrin, la misère, n'avaient pas complètement altérées.

D'un regard anxieux, elle interrogea le forçat, et, quand celui-ci eut fait un signe imperceptible, elle pâlit affreusement et s'approcha de lui pour lui prendre la main.

—On t'a refusé ? dit-elle, d'une voix brisée.

—Le gouverneur a demandé à réfléchir.

—Alors, tout espoir n'est pas perdu ?

—Il faut attendre.

—Soit ! dit la jeune femme, mais ce sera comme je te l'ai dit : si on te refuse... je suis prête... et quand tu voudras mourir, je mourrai !

Et le forçat et la jeune femme se séparèrent.

Comment s'étaient-ils connus ? comment s'étaient-ils aimés ? dans quel sentiment cette malheureuse femme avait-elle puisé la force de suivre le condamné jusque dans le repaire d'infamie où la justice des hommes l'avait jeté ?

A quoi bon le raconter ?

C'est une histoire qui ressemble à toutes les histoires d'amour... et qui n'apprendrait au lecteur rien de plus que ce qu'il peut supposer...

Quand les deux amants se séparèrent, ils étaient douloureusement impressionnés.

L'homme avait dit à la femme : " Je veux mourir où être libre. "

Et la femme avait répondu : " Si tu meurs, je mourrai avec toi ! "

Que se passa-t-il après l'entrevue que le forçat avait eue avec le gouverneur ?

La tradition ne le dit pas.

Toujours est-il que le lendemain matin, toute la ville était sur pied, que la cérémonie avait été fixée pour l'heure de midi, et que dès dix heures, la foule était compacte et serrée aux abords du chantier.

Une particularité ajoutait un attrait spécial à la fête : le bruit s'était répandu qu'aucun ouvrier ne s'étant présenté pour donner le dernier coup à la frégate, on avait confié cette dangereuse mission à un forçat.

On disait encore, mais plus vaguement, que si le condamné échappait à la mort, il recevrait sa liberté en récompense de son dévouement !

Quand midi sonna, un forçat vint, en effet, se placer à l'avant du navire.

Il avait une hache à la main, avait jeté loin de lui l'habit infamant, et les yeux tournés vers le gouverneur, il attendait le signal qui devait lui être envoyé.

Il était pâle, mais ferme et résolu.

A cinquante pas de lui, mêlée à la foule derrière le prêtre chargé de bénir le bâtiment, on voyait une femme, qui, agenouillée, les mains jointes, pleurait et priait.

Le forçat n'avait jeté qu'un regard de ce côté, mais dans ce regard il avait mis tout son cœur et tout son amour.

Regard de mourant et de martyr.

Enfin, les premiers coups de midi retentirent, un grand cri s'éleva, un mouvement inouï se produisit de toutes parts, et le gouverneur fit un geste depuis longtemps attendu.

Le forçat donna le premier coup de hache !

Le silence le plus attentif avait succédé au tumulte... il s'agissait non-seulement du lancement de la frégate... mais encore de la liberté ou de la mort d'un homme.

Spectacle poignant, moment solennel !

Au sixième coup, l'énorme charpente commence à craquer...
Le forçat devenait de plus en plus pâle.
La femme agouillonnée priait avec une ferveur croissante.

Tout à coup, une clameur immense se fit entendre, une fumée jaillit des flancs du navire, et l'énorme masse s'élança frémissante dans les flots.

On n'avait plus rien vu.
Il y eut un moment de trouble et de confusion indescriptibles... tous les rangs se confondirent... toutes les poitrines se prirent à battre... mille voix frappèrent les airs...

Où était le condamné ? avait-il succombé ? était-il tombé, broyé sous la quille de la frégate ?

Pendant quelques minutes—qui furent un siècle—on le chercha avidement.

Et ce n'est que quelque temps après qu'on l'aperçut, soutenant dans ses bras la pauvre femme qui avait roulé inanimée sur le sol !

Un mois plus tard, grâce aux sollicitations du gouverneur, le forçat avait sa grâce, et ce fut, dit-on, depuis, un usage qui resta en vigueur tout le temps que le lancement d'un navire présentait les mêmes dangers terribles.

QUI PERD, GAGNE

(Suite)

Les adversaires se placèrent et la partie commença. Inutile de retracer l'intérêt que chacun des assistants prit à cette lutte. Les éloges du docteur en faveur de son protégé avaient éveillé la curiosité à un suprême degré, et, suivant la nature assez égoïste du joueur d'échecs, les victimes ordinaires du marquis, confiantes dans les paroles du docteur, se rajouissaient à l'avance des revers de leur vainqueur. La lutte fut assez vive au début ; par convenance, ou plutôt par conviction de sa supériorité, le marquis avait offert le trait à Alfred, qui en profita d'une manière brillante, canonna vivement toutes les positions de l'adversaire, et devait nécessairement lui faire mordre la poussière, quand une faute d'attention compromit sa partie ; il lui fallut alors déployer toutes ses ressources et son savoir faire, pour annuler la contre-attaque et arriver à une partie remise.

M. d'Hervilly était pourpre, surexcité, essoufflé ; il avait dû comprendre, par ce premier essai, que le jeune homme lui était supérieur ; mais, aveuglé par la vanité, il s'écria en quittant l'échiquier :

—Cher monsieur, vous ne jouez pas mal, nous nous reverrons ; avec quelques études et un peu plus d'exercice, vous arriverez, je crois, à être presque aussi fort que moi !

Exclamation qui ne révélait pas seulement l'autocrate, mais le véritable joueur d'échecs dont les illusions résistent si souvent aux preuves les plus évidentes. Les personnes qui n'entendaient presque rien aux échecs s'étonnèrent de la modération du langage du marquis, les forts en sourirent et prédirent sa future défaite.

Malgré son espèce d'insuccès, l'effet était produit. Alfred s'était élevé d'un seul bond à la hauteur d'une célébrité ; avoir résisté au marquis ! c'était tout simplement prodigieux, et, de tous côtés, les félicitations inondèrent le brave jeune homme, qui ne savait comment se dérober à un pareil enthousiasme. On se retire :

—A jeudi prochain, monsieur ; étudiez, étudiez d'ici là.

Ce jeudi arriva. Vous le savez, en province, en France ainsi que dans les royaumes-unis de l'Angleterre, on vit comme dans une lanterne. Tout se voit, se voit ; le mot *secret* est banni du dictionnaire de toute autre ville que celle de Londres, Paris, Vienne et Pékin.

Or, partout on avait parlé de la soirée du marquis et du résultat. Des paris s'engagèrent. Tout ce qui avait remué une boîte d'échecs se rendit le jeudi désigné chez le marquis. Alfred, remis de l'émotion d'une première rencontre, fut magnifique et battit le maître.

—Ma revanche, jeune homme, et je vous joue un louis.

Et le louis du marquis fut perdu. Deux autres pièces d'or allèrent se joindre à la première dans le gousset d'Alfred.

—Décidément, je ne suis pas en jeu aujourd'hui ; à une autre fois.

Les autres fois arrivèrent et le marquis perdit encore.

Le joueur d'échecs est excessivement ingénieux dans la recherche des prétextes auxquels il attribue ses défaites, et, se repliant dans son amour-propre, le bon vieillard mettait en avant le bruit des conversations, le froid, la chaleur, un vent coulis, une digestion difficile, une étourderie, un oubli, enfin toute la série de ces futiles remarques derrière lesquelles cherche à s'abriter l'infériorité. Il n'était pas, toutefois, encore convaincu de la sienne.

Quelques mois se passèrent ainsi. Je le répète, le marquis avait la passion des échecs. Il dit un jour à Alfred :

—Tenez, mon cher monsieur, le monde et le bruit me troublent, venez pendant quelques autres soirées de la semaine ; nous serons seuls, et je me retrouverai.

Alfred se rendit à cette nouvelle invitation, et continua ses succès. A l'une de ces visites, il trouva réunie chez le marquis une société assez nombreuse, mais composée de personnes qui lui étaient inconnues. C'était la fête du marquis ; les membres de sa famille étaient venus la lui souhaiter. Plusieurs dames figuraient dans cette société, et parmi elles la charmante petite fille du vieillard, Mlle Claire de Limeuil.

Alfred, interdit en entrant, voulut se retirer. Le marquis courut à lui :

—Eh ! eh ! cher, soyez le bien venu. Mesdames, messieurs, je vous présente mon maître.

—Vraiment, ce n'est pas possible, s'écria-t-on de toutes parts.

—Si, si, vous dis-je, il me bat comme plâtre.

Alfred devint de nouveau l'objet de l'attention générale. On connaissait le caractère du chef de famille, il fallait que le jeune homme possédât de bien rares qualités pour avoir été admis dans son intimité, et surtout, pour qu'il avouât le talent de son rival. Alfred, presque confus, restait muet, se contentant de regarder autour de lui et de sourire aux compliments qu'on lui adressait. Tout-à-coup, il aperçut Mlle de Limeuil, toute blanche, toute rosée, toute heureuse du plaisir et de la joie de son grand-père, au col duquel elle se suspendit en l'embrassant.

A la vue de cette jeune fille, Alfred sentit le sang refluer dans ses veines, son cœur battre avec violence, tout son être se confondit au milieu d'une émotion dont il n'était pas maître. Alfred avait vingt-cinq ans, une âme sensible, ardente, une imagination puissante ; Alfred avait souvent rêvé aux vierges de Raphaël et de Murillo, à ces perfections idéales qu'on ne saurait rencontrer sur terre. Claire de Limeuil réalisait ces rêves. L'impression qu'elle produisit sur lui ne fut pas seulement une surprise, mais un de ces ravissements qui transportent au ciel. Son sort était décidé ; il ne s'appartenait plus.

On demanda une partie d'échecs. Alfred ne pouvait refuser, c'était un moyen de dissimuler le trouble qui l'agitait ; mais, hélas ! la reine d'ivoire avait perdu son prestige, il remuait des pièces, il ne jouait pas, il perdait.

Le marquis, aveuglé par son triomphe, n'en pouvait deviner la cause. Claire, avec cet instinct de pénétration que possèdent les jeunes filles, l'avait comprise et avait échangé avec Alfred un regard qui semblait lui permettre d'espérer. Elle récompensa sa défaite d'un sourire. Premier revers, premier succès.

Je n'écris pas un roman. Inutile donc de faire assister le lecteur aux détails d'une affection naissante, à ces muets entretiens plus éloquentes que les plus beaux discours de l'Académie ; de le promener au milieu de ces mille péripéties d'humeur, de ces petites bouderies momentanées, de ces espérances qui sont un avant-goût de la félicité.

Quel est celui qui ne les connaît pas ? Quel est celui qui n'a pas aimé ?

Qu'il lui suffise de savoir qu'à partir de ce jour, Alfred multiplia ses visites, et Claire les prétextes de sa présence auprès de son grand-père en lui faisant croire que ces parties l'intéressaient vivement, et qu'elle aussi elle se croyait avoir des dispositions pour ce noble jeu.

—Tu verras, bon papa, laisse-moi faire, un jour je te battrai aussi.

Et elle accompagnait ses paroles de mi-nauderies charmantes, de bons gros baisers sur le front du marquis, de regards où brillaient les joies de son cœur et la provocation de ses luttes futures ; et le marquis, dorloté, caressé, oubliait la prudence et cédait. En effet, quel moyen de résister !

Alfred, puisant dans son amour qu'il savait partagé des inspirations nouvelles, battait régulièrement le marquis, que Claire alors était régulièrement, de son côté, obligée de consoler. Il y avait près d'un an que, s'abandonnant à l'ivresse de leurs sentiments, les deux amants continuaient leurs échanges de serments, quand Alfred, sûr de l'amour de Claire, résolut de la demander en mariage. Fils unique d'un père riche, il apportait une fortune à sa future, et par conséquent un avenir exempt de vicissitudes et d'ennuis. Les jeunes gens étaient parfaitement d'accord. Alfred était certain du consentement de son père, dont, lui aussi, était l'idole et l'orgueil ; il ne restait qu'une difficulté à surmonter, mais elle était énorme : c'était d'obtenir le consentement du marquis.

Alfred communiqua donc ses intentions à son père, qui lui fit observer d'abord la témérité d'une semblable affection et la presque certitude d'un refus. Le fils insista, M. Belval se détermina à faire la demande. Qui peindra l'étonnement, l'irritation du vieil aristocrate ?

—Mademoiselle de Limeuil, ma petite-fille, monsieur, n'est pas faite pour le fils d'un parvenu dont le succès est dû à des causes inconnues !

—Au travail et à l'intelligence, monsieur le marquis, conditions qui valent bien, je pense, votre mérite, qui se résume à celui de vous être donné la peine de naître. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et M. Belval se retira.

Alfred, en apprenant le triste résultat de la démarche de son père, l'affront que lui avait infligé l'orgueilleux marquis, se jeta, désespéré, dans ses bras, et fondit en larmes.

—J'ai reçu l'outrage avec calme, mon fils, reçois ce refus de même.

C'est en vain qu'il appela à lui toute sa philosophie ; voir s'envoler tout-à-coup ses espérances, ses rêves d'avenir, c'en était trop, il s'évanouit.

Claire apprit la nouvelle avec plus de sang-froid. Elle ne répondit rien aux sanglants reproches de son grand-père. Audessus de la volonté du marquis dominait son amour, et l'amour d'une femme, c'est la baguette d'une fée toute-puissante, devant laquelle s'inclinent la vanité, l'ambition, la colère et la haine.

Amour, amour, tu perdis Troie ! Mais que de triomphes pour un revers !

Elle se recueillit ; le marquis lui avait signifié que tout rapport avec Alfred devait cesser immédiatement ; qu'à la moindre apparence de rapprochement, au moindre signe de persévérance ou d'encouragement, il la renverrait dans son couvent ; que, puisqu'elle avait l'envie de se marier, il allait s'occuper de lui trouver un parti convenable. Cette dernière menace avait ébranlé quelque peu son courage. Pendant plusieurs jours, elle essaya de lutter avec ses affections ; mais, dans une âme sincère et pure, les premières impressions agissent avec une telle violence, que la pauvre enfant ne put résister à leur effet ; ses yeux se creusèrent, ses joues pâlirent, ses lèvres perdirent leur fraîcheur, ses forces s'épuisèrent et l'appétit disparut ; l'équilibre de tout son être avait été ébranlé. Elle fut obligée de se mettre au lit. Le marquis, effrayé, appela le docteur.

Ainsi que nous l'avons vu, ce docteur était l'ami de la maison. Il avait connu Claire au berceau, et, séduit par les grâces

et l'heureux naturel de cette enfant, il l'aimait sincèrement.

Il ne fut pas long à connaître la cause du mal. Claire lui dit tout en le suppliant d'aviser au plus vite, et en lui déclarant que jamais elle n'appartiendrait à d'autre qu'à l'homme qu'elle considérait comme celui que Dieu lui avait destiné pour époux.

—J'ai fait serment d'être à lui, docteur, dit-elle en terminant ses confidences ; vous me connaissez, soyez donc certain que je tiendrai ma promesse.

Le docteur en était, en effet, parfaitement convaincu.

—Ma chère enfant, lui dit-il, la question est bien délicate, la solution peu facile, n'importe : Alfred est digne de vous, comptez sur moi, je vous secondrai de mon mieux.

—Eh bien ! docteur, demanda le marquis en l'abordant après sa visite à Claire, que dites-vous ?

—La position est grave, il y va de la vie de l'enfant.

—Vous m'effrayez.

—Je dois vous dire la vérité.

—Assurément. Quel est donc son mal ?

—Une maladie de cœur.

—Quel remède ?

—Le temps, les soins, les tendresses et les preuves de ces sympathies, l'absence de toute contrariété, le repos, tels sont les premiers moyens à employer ; nous verrons ensuite.

Le bon docteur connaissait son homme ; il fallait le forcer à être bienveillant et à rendre à son tour à la jeune fille la sollicitude qu'elle avait pour lui ; pour cela, il fallait l'effrayer un peu. Le marquis, prêt à sacrifier le peu d'années qui lui restaient à vivre pour sauver sa petite-fille, obéit aux prescriptions du docteur. Il fut empressé, tendre, affectueux envers Claire, et ne parla plus de retour au couvent.

Le docteur revint le lendemain et renouvela ses recommandations.

Quelques jours se passèrent ainsi. Claire était plus calme.

—Il faut maintenant commencer à attaquer, dit-il à la malade. Quand votre grand-père montera vous voir, risquez le nom d'Alfred. Trouvez un prétexte. Tenez, demandez simplement de ses nouvelles, et s'il vient toujours faire sa partie d'échecs. Vous me communiquerez comment il aura reçu votre demande. Surtout, restez impassible, quel que soit l'effet que cette demande aura produit.

ALPHONSE DELANNOY.

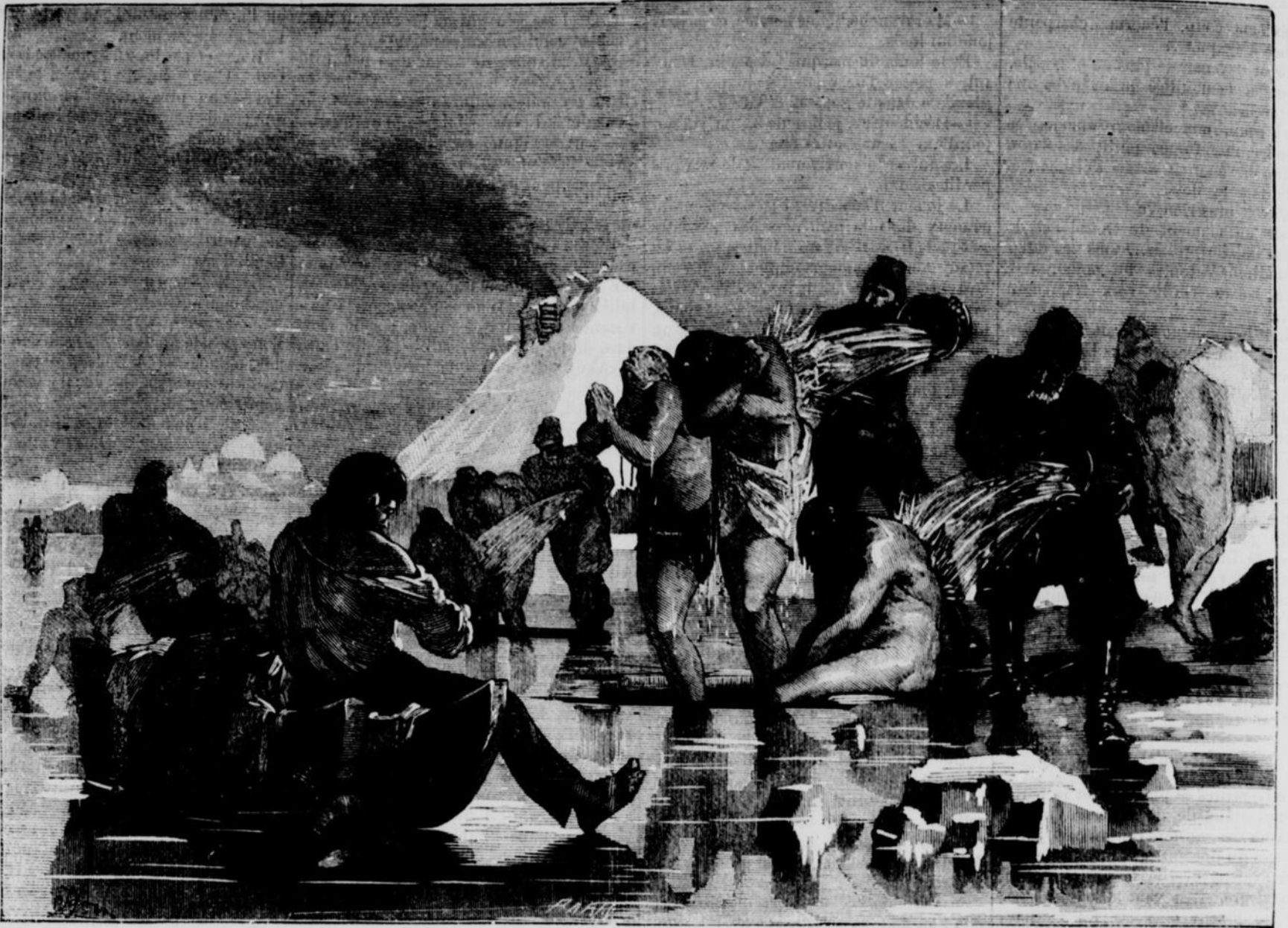
(La fin au prochain numéro.)

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

MM. Narcisse Beaudry et frère, Bijoutiers et Horlogers, annoncent à leurs pratiques et au public en général qu'ils ont en magasin un assortiment de MONTRES en or et en argent, ainsi que des BIJOUX tant importés que de leur fabrique. MM. Beaudry et frère font aussi la dorure et argenture, ainsi que la fabrication et réparation d'ornements d'églises. Nous croyons devoir faire remarquer au public que ces deux messieurs sont tous deux ouvriers et surveillent, chacun dans son département, l'exécution des ouvrages faits.
NARCISSE BEAUDRY, EDOUARD E. BEAUDRY,
Bijoutier pratique. Horloger pratique.

A NOS LECTEURS.—Nous sommes convaincu que nos lecteurs et aimables lectrices liront avec plaisir le compte rendu d'une visite que nous avons faite récemment au nouveau magasin de M. P. E. LABELLE, le marchand de nouveautés de la rue Notre-Dame. On se rappelle que M. Labelle tenait ci-devant son établissement sur la rue Sainte-Catherine ; ce n'est qu'à la fin d'avril dernier qu'il a transporté son immense fonds de marchandises à l'endroit qu'il occupe actuellement : 109, RUE NOTRE-DAME, entre les rues Bonsecours et Gosford. M. Labelle a cru devoir opérer ce changement afin d'avoir un local plus spacieux, plus central et répondant mieux aux besoins de sa nombreuse clientèle. Nous avons été surpris de voir les prix excessivement bas auxquels les marchandises sont vendues dans ce magasin. Une visite convainquera tout le monde de l'avantage qu'il y a de s'adresser à M. Labelle avant d'acheter ailleurs.



RUSSIE. — La Peste dans le gouvernement d'Astrakan. — Immersions dans les eaux glacées du Volga comme remède préventif.



RUSSIE. — La Peste dans le gouvernement d'Astrakan. — Une famille de pêcheurs foudroyée par l'épidémie, à Vietlandka.



VIEILLE BRETONNE AU MARCHÉ
D'APRÈS LE TABLEAU DE M. LÉON OLIVIÉ.

NOS BRAVES

A MON AMI, FABIEN VANASSE, DE MONTRÉAL

Jaloux des exploits de son père,
Chaque enfant du Haut-Canada
Dresse un monument militaire
Sur le tombeau du vieux soldat.

BENJAMIN SULTE.

Au lieu de ces concerts magiques
Que nous entendons de nos jours,
Nos pères, combattants épiques,
Aimaient le bruit des fiers tambours.
Ils narguaient l'affreuse mitraille,
Car pour ces braves la bataille
N'était souvent qu'un noble jeu ;
Français de la Nouvelle-France,
Ils la gardaient par leur vaillance
Au nom du prince, au nom de Dieu.

De notre existence facile
Ils n'ont pas connu les douceurs.
Venus dans un temps difficile,
Plein de dangers et de labeurs,
Grâce à leur immortel courage
Ils ont fondé sur ce rivage
Un peuple heureux qui le bénit,
Et grave la noble mémoire
De leurs exploits et de leur gloire
Dans son cœur et sur le granit.

Pourtant, les monuments sont rares
Qui redisent à leurs neveux
Que de leur sang jamais avares,
Ils en fécondèrent ces lieux,
Et que défiant l'Angleterre,
Qui transportait sur cette terre
Sa haine accrue avec les ans,
Ils ont lutté, soldats étranges !
Contre les superbes phalanges
De guerriers toujours renaissants.

Conservons leur chère mémoire :
Un peuple oublieux est puni ;
Mais écrivons aussi l'histoire
Sur le marbre et sur le granit,
Pour que la foule recueillie,
La foule qui trop vite oublie,
Ayant vu le marbre pieux,
Retourne aux foyers domestiques
Pleine des rumeurs héroïques
De ce passé si glorieux.

Malgré qu'il travaille sans trêve,
Il se souvient, l'Anglo-Saxon.
Pendant qu'un monument s'élève
A la mémoire de Nelson,
Nous dont le passé plein de gloire
Illumine de notre histoire
Chaque feuillet marqué de sang,
Nous n'avons dans la grande ville
Rien qui rappelle d'Iberville,
Ce fier coureur de l'océan.

Chassons la funeste apathie
Dont auraient rougi nos aïeux ;
Par une chaude sympathie
Au moins montrons-nous dignes d'eux ;
Qu'un fier ciseau patriotique
Bientôt sur la place publique
Grave les traits de nos anciens,
Et qu'au sein de la métropole,
Le noble Champlain se console
De dormir parmi les siens.

Que le découvreur intrépide,
Que Cartier, ce hardi marin,
Couvre Québec de son égide,
Du haut de son trône d'airain.
Que près de Montcalm on élève
Un monument à son élève,
A l'heureux vainqueur des Anglais ;
Que Lévis ait son mausolée,
Pour que la cendre consolée
Du noble Montcalm dorme en paix.

Mais parmi ces fils de la gloire,
Au bras de fer, à l'œil ardent,
Oh ! saluons dans notre histoire
Leur plus illustre descendant.
Il a clos l'époque des luttes,
Le temps des sanglantes disputes,
Par un hardi coup de canon,
Et sa vaillante et fine épée
Près des noms de notre épopée
Du même coup grava son nom.

Salaberry ! ce nom se pose
Dans notre histoire en lettres d'or.
Par une digne apothéose
Réveillons le héros qui dort.
Que le marbre le représente,
Debout dans la lutte sanglante,
Taillant l'ennemi foudroyé,
Et, glorieuse sentinelle,
Gardant la terre paternelle
Les yeux tournés vers Châteauguay !

Nous le devons à sa mémoire,
Ce beau monument projeté ;
Aïrains façonnés de sa gloire
Et de son immortalité.
Que dans ce concert unanime,
Saluant ce passant sublime,
Noble nom fait pour resplendir,
Tous les vieux héros d'un autre âge,
Quand nous célébrons son courage,
Se réveillent pour applaudir !

O vous, pionniers de l'Amérique,
Terre dont vous êtes jaloux,

Laissez votre rêve homérique,
De vos tombeaux relevez-vous.
Reconnaissez enor la trace
Des dons brillants de votre race
Dans ce descendant glorieux
Qui, s'emparant de votre épée,
S'est taillé nouvelle épopée
Sur les cendres de ses aïeux.

Saluez aussi tous ses braves,
O morts ! saluez ces héros.
Devant ces soldats fiers et graves
Mélonz la gloire à leur repos.
Eux aussi, lorsque la bataille
Plevait la mort, étaient de taille
A se mesurer avec vous,
Quand, souriant à leur victoire,
Au vaste temple de la gloire
Vous leur donâtes rendez-vous.

Ouvrant avec respect vos bières
Sous un tertre trop délaissé,
Nous mêlerons à vos poussières
Ces restes dignes du passé.
Et la même hymne fraternelle
Planera grave et solennelle
Sur vos ossements confondus ;
Et dans la mort qui vous rassemble,
Vous vous réjouirez tous ensemble
Des honneurs qui vous sont rendus !

M.-J.-A. POISSON.

LA
BANDE ROUGE

PREMIÈRE PARTIE

L

C'était un bruit de voix courroucées qui accompagnait comme une basse continue le fracas plus aigre du verre cassé.

— Je vous dis que je veux un litre de vieille, hurlait un consommateur enroué ; et quant à vos biblots, je les puerai, mille trompettes ! Est-ce que vous croyez que je n'ai pas d'argent ?

— A la porte ! criaient les autres, composé principalement des mobiles et conduit par le petit sergent.

Il était évident qu'un buveur un peu trop surexcité venait de renverser une table sur ses voisins et qu'une querelle se préparait.

Frapillon et Taupier, peu curieux de se mêler à une bataille d'ivrognes, se consultèrent de l'œil pour savoir s'il ne conviendrait pas de lever le siège ; mais le bossu, frappé du son particulier de l'organe qui dominait la tempête, fit signe à son associé d'écouter.

— De quoi ! à la porte ? s'écria une voix rauque ; venez donc m'y mettre, tas de faïniants.

— Ça ne sera pas long, si vous ne vous taisez pas, dit une voix beaucoup plus calme.

— Ah ! c'est donc toi, blanc-bec, qui veux mécaniser le rempart d'Avallon ; eh bien ! nous allons rire.

— C'est lui ! c'est cette brute de Pilevert ; filons si nous ne voulons pas qu'il nous compromette, dit tout bas Taupier.

— Non pas, souffla Frapillon sur le même ton ; restons, au contraire, pour l'empêcher de faire des sottises.

Le vacarme redoublait dans la première salle et un combat en règle semblait imminent.

Les joueurs de billard avaient interrompu leur partie et s'étaient rangés en demi-cercle appuyés sur leurs queues comme des lanciers sur leurs lances.

Les femmes, désireuses de ne pas perdre un spectacle si intéressant, se pressaient derrière eux et complétaient la galerie.

L'homme d'affaires et le bossu jugèrent utile de jeter un coup d'œil sur la scène qui se préparait et vinrent se joindre tout doucement au groupe des curieux.

La salle du comptoir avait l'aspect d'un champ clos.

La table renversée par Pilevert avait jonché le sol de ses débris, et les consommateurs prudents étaient montés sur les banquettes pour se mettre à l'abri des horions.

Au milieu du cercle, l'hercule, rouge comme une pivoine et tremblant de colère, s'était campé sur ses jambes dans une position qu'il cherchait à rendre académique.

Mais l'ivresse influait visiblement sur ses mouvements et nuisait beaucoup à la correction de son attitude.

Il eut beau se frotter les mains, selon l'usage classique des lutteurs, et faire saïtir ses épaules en ouvrant ses bras en forme de pince, il ne parvint pas à retrouver cette pose magistrale qui lui avait valu si souvent jadis les suffrages des amateurs éclairés dans les foires de province.

On devinait que cette masse n'était pas solide et que le colosse péchait par la base.

Le public du *Rat mort* s'en aperçut et se permit quelques plaisanteries qui portèrent à son comble la rage de Pilevert.

— Viens donc, méchant *moblot*, que je te démolière ! cria-t-il en battant des appels avec le pied comme un maître d'armes.

Le petit sergent breton, qui s'était fait le champion volontaire des buveurs dérangés et injuriés par l'hercule, ne parut nullement intimidé par les redoublantes de son adversaire.

Sans s'inquiéter des clameurs féminines, le

sous-officier écarta les consommateurs naïfs qui réclamaient l'intervention tout à fait chimérique des gardiens de la paix, et s'avança avec le plus grand calme vers le lutteur furieux.

— Voyons, décidément, vous ne voulez pas nous laisser tranquilles ! lui demanda-t-il de sa voix la plus douce.

Un grognement fut la seule réponse de l'hercule, qui fit un pas en avant pour saisir son chétif ennemi.

Ses terribles biceps ne rencontrèrent que le vide.

Le Breton s'était baissé tout à coup, et sa tête présentée à la façon des béliers était allée frapper au creux de l'estomac l'infortuné Pilevert, qui chancela une seconde et finit par aller tomber à la renverse au milieu des joueurs de billard.

— C'est comme ça que ça se joue au pardon de Saint-Théogonec, dit le petit sergent en regagnant sa place à la table du fond.

Les applaudissements ne lui manquèrent pas, et on vit une fois de plus que les actions vigoureuses triomphent toujours des préventions populaires, car l'assistance, assez mal disposée pour les Bretons, n'en prit pas moins leur parti.

— Bravo, le *moblot* ! crièrent les gardes nationaux les plus gradés.

— Il faut mettre le *pochard* dehors !

— Le conduire au poste !

Peu s'en fallut que le malencontreux hercule ne fût saisi par la tête et par les jambes et jeté sans cérémonie dans le ruisseau.

Mais il rencontra des protecteurs auxquels il ne pensait guère.

Pendant qu'il se débattait entre les jambes des spectateurs et cherchait, sans y parvenir, à se remettre sur ses pieds, J.-B. Frapillon, qui ne perdait jamais la tête, avait déjà au moyen de le tirer de là.

L'homme d'affaires aurait donné Pilevert au diable de bien bon cœur, mais il sentait parfaitement le danger de le livrer au bras séculier des gardes nationaux.

L'hercule, malgré tous ses défauts, était un des pions indispensables de la partie que jouait le stratège de la rue Cadet, et il importait de l'avoir toujours sous la main.

Taupier, moins profond dans ses calculs, se serait volontiers débarrassé du saltimbanque, et il tirait son acolyte par la manche pour l'entraîner dans la rue.

Mais J.-B. Frapillon le repoussa d'un coup de coude et se baissa charitablement pour aider le vaincu à se relever.

Quand il eut réussi à extraire l'ivrogne du feuillage de chaises et de petits bancs au milieu desquels il était allé rouler, il prévint ses exclamations de surprise en lui glissant à l'oreille ces mots significatifs :

— Pas un mot sur nous, si vous tenez à votre paye.

Et il dit tout haut :

— Le pauvre homme est malade et il aurait besoin de soins.

— Il a besoin d'ammoniaque, car il est ivre-mort, observa un des *rapins* qui avaient abandonné leur soixantième partie d'écarté pour venir contempler la bagarre.

— Ça n'est pas défendu et un citoyen peut bien boire un coup de trop en temps de siège, répondit Taupier pour se mettre à l'unisson de son acolyte.

— C'est vrai, au fait.

— Et on a eu tort de le laisser assommer par un Breton.

— Faut le venger.

Ces exclamations partirent à la fois du groupe des joueurs de billard.

Une nouvelle bataille ne faisait pas du tout l'affaire de J.-B. Frapillon, qui se hâta de détourner l'orage.

— Messieurs, dit-il avec sa politesse habituelle, je crois que nous aurions tort, car les ruraux sont en force, et d'ailleurs nous serions infiniment désagréables à la belle maîtresse de l'établissement.

Ce dernier argument produisit un effet décisif et les galants miliciens se replièrent en bon ordre vers le billard, pendant que le sauveur de Pilevert ajoutait :

— Je vais reconduire ce brave garçon à son domicile.

L'hercule, depuis qu'il avait réussi à reprendre la position verticale, était partagé entre la colère qui grondait encore dans sa poitrine contusionnée et l'ébahissement que lui causait l'apparition des deux amis.

L'avertissement lancé en sourdine par J.-B. Frapillon avait pénétré son épaisse cervelle encore alourdie par l'ivresse, et il n'avait pas osé desserrer les dents, de peur de lâcher une sottise.

Pilevert professait pour l'agent d'affaires une admiration mêlée de crainte, et il respectait aussi le mystérieux pouvoir du bossu, qui lui avait fait obtenir une excellente place dans les bureaux du *Serpenteau*.

Aussi comprima-t-il de son mieux les élans de la rage qui l'avait saisi, lui, le Rempart d'Avallon, professeur au gymnase de Saint-Gaudens, en se voyant tomber par un chétif trouper qui'il croyait broyer du premier coup.

— Allons, mon brave, dit J.-B. Frapillon d'un ton paternel, remettez-vous et venez avec nous.

— Mon ami et moi nous allons vous ramener chez vous.

L'hercule répondit par des grognements sourds qui pouvaient passer pour un consentement, et l'agent d'affaires, qui tenait à profiter de l'embellie, comme disent les marins, se hâta de payer au garçon la dépense de la soirée, en y comprenant même le prix de la verrerie brisée par l'hercule.

La formalité accomplie, il poussa le bossu

vers la porte, offrit le bras à Pilevert et l'entraîna dans la rue.

Cette sortie peu triomphale fut bien accompagnée par certaines huées parties de la première salle, qui tenait généralement pour la mobile bretonne ; mais personne cependant ne songea à inquiéter le retraite.

A peine les trois acolytes se trouvèrent-ils au milieu de la rue Frochot, que Frapillon lâcha le bras du saltimbanque et lui tint ce discours bien senti :

— Je vous ai déjà dit, M. Pilevert, que je vous permettais de boire chez vous, mais que je vous défendais de vous montrer ivre dans les lieux publics où vos sottises peuvent compromettre gravement l'association à laquelle vous avez l'honneur d'appartenir.

— Ce... ce n'est pas ma faute, et je m'en vais vous dire, balbutia l'hercule, que le grand air achevait d'enivrer.

— Cette fois, je veux bien encore vous pardonner, mais je vous prévius qu'à la première frasque de ce genre, c'est à moi que vous aurez affaire... A moi seul, entendez-vous !

— Oui ! oui ! j'entends bien, murmura Pilevert, qui tremblait à la seule pensée de tomber entre les mains redoutables du doucereux agent d'affaires.

— Voyons, où demeurez-vous ? demanda rudement Frapillon.

— Là... tout près... à Montmartre, dit l'ivrogne, dont la langue s'épaississait de plus en plus.

— Je sais où il perche, dit Taupier.

— Alors, aide-moi à le traîner jusqu'à sa porte : si nous le lâchons, il se fera ramasser et nous compromettra encore.

— Autant vaudrait le laisser crever au coin d'une borne, grommela le bossu, qui préférait toujours les mesures radicales.

Cependant il prêta main-forte à son ami, et tous deux, tenant chacun l'hercule par un bras, s'acheminèrent vers la place Pigalle.

Au moment où ils débouchaient de la rue Frochot, une femme qui marchait à grands pas les devança, et traversa la zone lumineuse des clartés du *Rat mort*.

A la leur douteuse que les lampes projetaient à travers les carreaux, la taille et le visage de cette errante de nuit frappèrent les yeux très-clairvoyants de J.-B. Frapillon, qui s'arrêta tout court.

— L'as-tu reconnue ? demanda-t-il vivement à Taupier.

LI

Taupier était trop occupé de soutenir les pas chancelants de Pilevert pour faire beaucoup d'attention aux passants.

L'énorme masse de l'hercule, depuis que Frapillon lui avait lâché le bras, pesait de tout son poids sur la grêle personne du bossu, et menaçait à chaque instant de s'écraser sur lui en l'aplatisant dans le ruisseau.

— Reconnue qui ? grogna Taupier de fort mauvaise humeur.

— Tu ferais bien mieux de m'aider au lieu de rester en contemplation devant la première ceureuse venue.

— Tais-toi, imbécile, répondit à demi-voix l'agent d'affaires ; le hasard nous sert mieux que tu le mérites.

— Cette femme qui vient de passer à côté de nous, c'est la demoiselle du chalet.

— Pas possible ! s'écria le bossu en se livrant à un soubresaut qui faillit faire perdre l'équilibre à l'ivrogne.

— J'en suis sûr, dit laconiquement J.-B. Frapillon. Tiens-toi en repos et regarde un peu ce qu'elle va faire.

La femme, après avoir dépassé l'angle lumineux du *Rat mort*, s'était lancée sur la place Pigalle, alors absolument déserte.

La neige continuait à tomber et les pavés avaient disparu sous un épais tapis blanc.

La fontaine qui occupe le centre de cette vaste esplanade laissait pendre des stalactites de glaces, et le bassin gelé portait encore les traces des glissades auxquelles s'étaient livrés dans la journée les polissons des Buttes.

Avec les arbres décharnés et les baraques silencieuses du boulevard extérieur, ce coin de Paris représentait assez bien un de ces tableaux d'hiver si chers à certains peintres bourgeois de la Restauration.

Pour s'aventurer seule la nuit, et par un temps pareil, dans ce quartier solitaire, une jeune fille devait avoir de bien graves motifs, et Frapillon ne s'y était pas trompé.

Il avait choisi tout d'abord un poste excellent pour observer sans être vu, et collé comme il l'était contre la devanture, le subtil caissier du *Serpenteau* suivait avec attention les mouvements de Renée de Saint-Senier.

J.-B. Frapillon devait éprouver en ce moment les sensations d'une araignée qui regarde une pauvre mouche voler autour de la toile où elle doit se prendre fatalement.

Ce n'était pas que l'agent d'affaires eût épousé sans arrière-pensée les griefs de ses amis Valnoir, Taupier et compagnie contre les habitants du chalet.

Les inquiétudes de sa belle cliente, Rose de Charmière, ne le touchaient même pas outre mesure, mais, à force de sonder les secrets des autres, il avait fini par s'intéresser personnellement à l'intrigue dont il tenait en main tous les fils.

En dehors de ses agissements pour le compte de l'association, le célibataire de la rue Cadet poursuivait l'exécution d'un plan particulier.

Aussi, pour le moment, pensait-il surtout à se débarrasser de deux complices gênants.

— Où va-t-elle, se disait J.-B. Frapillon, et

comment faire pour la suivre sans traîner sur mes talons ces deux animaux ?

La première question semblait assez difficile à trancher, car la jeune fille, après avoir fait mine de traverser la place, errait maintenant devant la façade des maisons qui bordent le côté méridional du rond-point.

Elle allait d'un pas saccadé, s'arrêtant à toutes les portes et levant les yeux en l'air, puis reprenant sa marche comme si elle n'avait pas trouvé ce qu'elle cherchait.

Ces allures bizarres déroutaient toutes les conjectures de l'homme d'affaires.

Il s'était d'abord rappelé la conversation de même Irma dans la salle du *Rat mort*, et il avait eu un instant l'idée que mademoiselle de Saint-Senier était toujours en quête d'une boulangerie.

Mais, à cette heure avancée, la supposition devenait bien invraisemblable, et l'homme d'affaires ne s'y arrêta pas longtemps.

Il était cependant évident que la prémeuse nocturne avait dû être attirée hors de chez elle par des raisons sérieuses.

Elle donnait des signes non équivoques d'agitation, et, s'il y avait eu des passants dans ces solitudes, ils auraient pu la prendre pour une folle.

Après avoir hésité et tourné plusieurs fois sur elle-même, elle finit par s'approcher de l'entrée d'une grande maison qui fait le coin de la rue Figalle et qui loge toute une colonie d'artistes.

J.-B. Frapillon eut d'abord qu'elle allait se décider à sonner, mais il la vit se pencher comme pour lire les noms inscrits sur des plaques de cuivre à côté du bouton, puis se relever avec un geste de désespoir et s'éloigner rapidement.

Ce fut pour lui un trait de lumière.

"Bon ! j'y suis, murmura-t-il en tressaillant de joie, et maintenant j'aurai bien du malheur si je n'en viens pas à mes fins."

Et, saisissant le bras du bossu, il lui dit d'un ton bref :

"Charge-toi de l'ivrogne, puisque tu sais où il demeure ; moi, je vais suivre la princesse."

Cette injonction ne pouvait pas être du goût de Taupier, et cela pour plusieurs raisons.

D'abord, il n'avait pas en son complice une confiance absolue, et il aimait à le surveiller de près dans les occasions décisives.

Ensuite, la garde et la conduite de Pilevert constituait une tâche qui dépassait de beaucoup les forces du chétif aide de camp de Valnoir.

L'hercule, saisi par le froid qui concentrait les fumées de l'alcool, arrivait à la dernière période de l'ivresse, celle qui abat les robustes et peut tuer les faibles.

Taupier avait réussi à l'accoter tant bien que mal à une muraille, et ses longs bras de bossu faisant office d'arc-boutant, il le maintenait à peu près droit.

Pilevert ouvrait de grand yeux hébétés et grommelait des mots sans suite, au milieu desquels dominaient les injures à l'adresse de son vainqueur.

"Où est-il... ce... cet *Astéque* de sergent ! soupirait-il entre deux hoquets.

"Où est-il ? que je l'aplatisse."

Le bossu n'avait garde de répondre, mais, de temps à autre, l'ivrogne reprenait un peu d'aplomb sur ses jambes amollies et faisait un effort pour s'échapper en criant à tue-tête :

"Je veux rentrer au *caboulot* pour lui donner son compte.

"Soutiens-moi, mon petit Mayeux, et ouvre-moi la porte.

"Sacrebleu ! dit Taupier, qui perdait patience, comment veux-tu que je garde cette brute !"

Ce discours adressé à Frapillon ne produisit d'autre effet que de décider l'agent d'affaires à partir plus vite.

"Arrange-toi comme tu voudras, je n'ai pas le temps d'attendre, dit-il en s'éloignant vivement...

"Ni moi non plus, et tu n'iras pas seul courir après la donzelle," cria le bossu en repoussant Pilevert.

Mal lui en prit de cet effort tenté avec des muscles d'une puissance insuffisante.

L'hercule comprit qu'on voulait se débarrasser de lui et se cramponna au collet de Taupier avec une énergie indomptable.

Sa vigueur, doublée de l'obstination particulière aux gens abrutis par l'alcool, eut promptement raison des résistances d'un être chétif et contrefait.

"Lâche-moi, animal !" glapissait le malheureux bossu à moitié étranglé par l'étreinte.

Kien n'y fit et Pilevert n'en serrait que plus fort.

Cependant J.-B. Frapillon continuait à prendre le large, sans s'occuper des objurgations et de la détresse de son acolyte.

Taupier, furieux de cet abandon déloyal, risqua un coup désespéré.

Il enchevêtra ses courtes jambes entre les deux énormes colonnes qui soutenaient le corps herculéen du saltimbanque, et lui donna une droite saccadée, suivant la méthode classique des gamins de Paris.

Agricola lui-même aurait accordé son approbation à cette manœuvre qui réussit à merveille.

Le colosse, enné par sa base, glissa brusquement sur le pavé glacé, et s'abattit comme un chêne déraciné.

Par malheur, le bossu n'avait pas calculé tous les effets de cette chute si habilement provoquée.

Pilevert, en tombant, ne l'avait pas lâché et l'entraîna sous lui.

"Au secours ! à moi !" criait Taupier étouffé par le poids écrasant qui l'accablait.

Mais l'hercule, en se couchant dans la neige,

avait perdu le peu de connaissance qui lui restait et pesait sur le malheureux avorton comme une masse inerte.

En même temps, l'impitoyable Frapillon gagnait du terrain, et il disparut derrière la vasque de la fontaine avant d'avoir daigné se retourner.

L'agent d'affaires était enchanté du ridicule accident qui venait de le délivrer de Taupier, et il ne se serait pas gêné pour en rire, s'il n'avait eu en ce moment des préoccupations plus sérieuses.

La première de toutes était de ne pas perdre de vue la femme qui traversait rapidement la place.

Elle marchait droit vers les maisons adossées à la butte de Montmartre, et le silence était si profond que Frapillon entendait la neige durcie craquer sous ses pas précipités.

Les vociférations de Taupier n'avaient pas eu le pouvoir d'attirer son attention, et il était évident qu'elle poursuivait un but assez intéressant pour absorber toutes ses facultés.

Du reste, le bossu ne hurlait plus, soit qu'il eût rendu le dernier soupir sous l'hercule, soit qu'il eût jugé prudent de battre en retraite.

Frapillon avait donc le champ libre et il ne perdit pas une minute pour mettre à exécution le projet qui venait de germer dans son esprit.

"Comment l'aborder ? Toute la question est là," pensait-il, en manœuvrant de façon à garder sa distance.

La jeune fille avait un peu obliqué à gauche et abordé le pâté de maisons en coupant de biais les allées du boulevard.

Une fois sur le trottoir, elle s'était mise à remonter à droite en examinant les portes et les enseignes.

"Si j'arrive directement sur elle, se disait Frapillon, elle est capable de prendre peur et de se sauver."

Il imagina un procédé plus habile. En quelques enjambées, il gagna le contre-allée du côté de la rue des Martyrs, se glissa à travers les barreaux vides et se rabattit ensuite vers la gauche, en ayant soin de marcher lentement.

Cet ingénieux détour devait le mettre face à face avec celle qu'il poursuivait, sans l'effrayer par une apparition brusque.

En effet, à la hauteur de la petite rue Houdon, qui remonte vers Montmartre, l'hercule Frapillon vit venir à lui la belle Renée de Saint-Senier.

Il cherchait un moyen convenable de lui adresser la parole, mais elle coupa court à son embarras en l'abordant par ces mots :

"Un médecin ! monsieur, indiquez-moi la demeure d'un médecin !

—J'avais deviné," pensa Frapillon.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

MELANGES

LA LUNE EST-ELLE HABITÉE ?

Il s'opère un grand changement dans les vues que nous présentait la lune depuis quelque temps, et tout fait presumer que nous sommes sur le point de faire des découvertes qui feront époque dans notre histoire astronomique. Des astronomes américains ont vu récemment qu'il y avait, sur la surface lunaire, un cratère en active opération, mais la présence des télescopes l'a présent est trop limitée pour permettre d'en distinguer les particularités.

Un de ces astronomes, qui est d'opinion, comme plusieurs autres, que la lune est habitée, doit se faire construire un télescope qui rendra visibles aux yeux des habitants de la terre, sans qu'il puisse y avoir erreur, des centres habités de la lune. Il sollicite en ce moment des contributions pour former \$200,000 pour la confection de cet immense télescope. La lune paraîtra à une distance de 80 milles de la terre, au lieu de 240,000 milles qu'elle est réellement.

L'INDIEN QUICKFOOT

Un chasseur indien, nommé Quickfoot, avait tué un daim. Il en détacha un morceau et le porta à sa cabane qui était à distance, et l'accrocha aussi haut qu'il put. Il partit ensuite pour aller visiter ses pièges. Quand il revint, il trouva, à sa grande surprise, que son morceau de venaison était parti. Après avoir jeté un coup d'œil partout dans sa cabane, il saisit son tomahawk et se mit à la poursuite du voleur à travers la forêt.

Il fit bientôt la rencontre d'un ami, chasseur comme lui, et qui était un blanc. Ce dernier, voyant Quickfoot marcher rapidement, les yeux fixés sur le sol, lui demanda quelles traces il suivait.

—Je cherche, dit Quickfoot, un homme blanc, petit et vieux ; il a un petit fusil et un petit chien qui a une queue longue et touffue. C'est un voleur ; il est entré dans ma cabane et a volé ma viande. Je veux le tuer, lui et son chien.

—Camarade, répondit le blanc, je viens de le rencontrer. Mais si tu ne l'as pas vu, comment peux-tu le reconnaître si bien ?

—Je suis un peu pressé, dit Quickfoot, mais écoute bien. J'ai trouvé une pile de pierres à la place où était pendue ma viande. Si le voleur n'avait pas été petit, il n'aurait pas eu besoin de pierres sous ses pieds ; il était vieux, parce que les traces de ses pas sont rapprochées ; il était blanc, parce que ses pieds sont tournés en dehors ; son fusil était court, à en juger par la marque qu'il a laissée sur l'écorce de l'arbre où il a été appuyé ; de manière, continua Quickfoot, qu'il est facile de reconnaître le voleur.

—Mais comment peux-tu dépêcher le chien ?

—A quoi servirait à Quickfoot d'avoir des yeux s'il ne voyait pas clair ? J'ai vu les traces du chien sur le sable ; il est petit, parce que ses pas sont courts ; il a une longue queue, parce que, pendant que son maître décrochait sa viande, il s'est assis, et j'ai pu mesurer la longueur de sa queue par la marque laissée sur le sable.

"Adieu, je cours après mon voleur."

UNE BOITE MYSTÉRIEUSE

Une cérémonie singulière a eu lieu, il y a quelque temps, au Capitole de Washington. En présence d'une assistance nombreuse, une armoire de fer a été ouverte, un homme y introduisit différents objets, puis la porte a été refermée avec soin et scellée. L'une des faces de cette boîte porte l'inscription suivante : "Dédié au peuple des Etats-Unis, 4 juillet 1876." Sur la face gauche on lit : "A la mémoire de ceux dont les noms sont inscrits dans l'album déposé à l'intérieur de ce coffre et qui ont rendu des services distingués à leur pays." A droite enfin on trouve écrit : "C'est l'intention de Mme Dielim que ce coffre demeure fermé jusqu'en 1976, pour être ouvert à cette époque par le premier magistrat de l'Union."

Ce coffre précieux est celui que Mme Dielim avait à l'Exposition de Philadelphie et qui était connu sous le nom de "Centennial Safe." Mme Dielim a eu l'idée originale d'y faire enfermer des albums contenant les autographes des hommes d'état les plus en vue ainsi qu'un certain nombre de photographies représentant les mêmes personnages. Il y a un album spécial pour les célébrités féminines, parmi lesquelles figurent Mme Grant, Mme Hayes et Mme Thompson.

Ce coffre-fort est donc chargé de transmettre les noms et les portraits de nos contemporains illustres à l'admiration de la postérité. L'on ne peut s'empêcher de trouver la précaution de Mme Dielim fort utile, pour sauver d'un entier oubli beaucoup de citoyens illustres.

UN DRAME EN MER

Le steamer *Cambonne*, de Nantes, parti de Cardiff, le 20 février, avec un chargement de charbon, aperçut le lendemain, à l'est de l'île Lundy, une embarcation à moitié submergée, où se trouvaient deux hommes que les lames recouvraient à chaque instant ; le capitaine du navire charbonnier s'empressa de les faire hisser à bord.

Après qu'on eut réchauffé ces malheureux auprès de la machine, ils purent raconter ce qui leur était arrivé.

Ils montaient le steamer *Ralph-Creyke*, qui portait du charbon à Dieppe.

Le lendemain du départ, comme on se disposait à relâcher à l'île Lundy, car la mer n'était plus tenable, on sentit que le navire s'enfonçait ; une voie d'eau s'était déclarée dans les basses œuvres. Aussitôt, on mit à flot les deux canots de sauvetage. On y était à peine embarqué, que le *Ralph-Creyke* disparut.

Alors les canots s'éloignèrent dans la direction de l'île Lundy, qui était à environ six milles de distance.

Le premier canot y est peut-être parvenu.

Quant au second, une lame terrible le chavira à 9 heures. Le chef mécanicien et son matelot disparurent.

Les six autres, se cramponnant à la quille, réussirent à le relever et à remonter dedans, mais les avirons étaient partis et il était impossible de vider le canot, couvert à chaque instant par la mer.

Le premier canot, qui était tout près, ne voulut pas, non-seulement embarquer ces six malheureux, ce qu'il eût pu faire sans le surcharger, mais pas même prendre la remorque.

Il fila sur Lundy, abandonnant ses compagnons dans cette triste position.

Vers dix heures, le canot chavira une seconde fois ! Une seconde fois tous les six remontèrent à bord, malgré une mer furieuse et glaciale.

Vers 10 heures, il chavira une troisième fois, se renversant encore sur les malheureux qu'il contenait. Une troisième fois, ils remettent leur canot sur quille et se rembarquent.

La mer couvre toujours les hommes et l'embarcation ; bientôt, l'un des matelots, puis le second capitaine meurent de fatigue et de froid !

Que faire de ces cadavres qui embarrassent et qui, flottant dans le canot, à chaque coup de mer viennent heurter ceux qui vivent encore ?

Une lame qui passe les emporte...

Peu de temps après, l'autre matelot meurt, et son cadavre a le même sort que les deux premiers.

Vers une heure après-midi, c'est le tour du capitaine Ellwood, dont le maître d'équipage, Georges Cannon, et le chauffeur, Edward Bennett, les deux seuls survivants, ont la douleur de pousser le cadavre à la mer.

Bientôt, les steamers partis de Cardiff à la même marée, s'avancent dans la direction du canot, mais trois de ces steamers anglais passent à quelques centaines de mètres d'eux, et ne les voient pas !

Enfin, à deux heures après-midi, ils sont sur le pont du *Crambonne* et sauvés.

Le comité chargé de prendre en considération les lois de faillite a décidé, par un vote de 10 contre 8, de ne pas rappeler le présent acte dans son entier, mais de l'amender considérablement.

LES FEMMES

Il est étonnant avec quelle légèreté on s'engage sous les lois de l'hymen, sans savoir si on a le même esprit, la même humeur, le même caractère. Les hommes sont des années entières pour se décider sur les plus petites choses, et pour celle qui est la plus grave de leur vie, ils la font presque sans réflexion. L'achat d'une terre, d'une maison, d'un moule les met dans une irrésolution incroyable, et l'acquisition d'une femme les rend dans un instant d'accord avec eux-mêmes ; est-il si surprenant qu'il y ait si peu de mariages heureux ?

* *

Un mari riche doit être assez content de ses richesses, lorsqu'elles servent à lui assurer la possession d'une femme aimable et vertueuse ; et s'il est honnête homme, il doit sentir que ce qu'il donne ne vaut pas ce qu'il obtient.

* *

Pour l'ordinaire, sous le joug de l'hymen, quand on ne s'aime point, on se hait, ou tout au plus les génies de la meilleure trempe se renferment dans l'indifférence.

* *

Un beau-père aime son gendre, aime sa bru, une belle-mère aime son gendre, n'aime point sa bru, et tout est réciproque.

* *

Si l'extrême laideur n'était pas dégoûtante, je la préférerais à l'extrême beauté ; car en peu de temps l'un et l'autre étant nulles pour le mari, la beauté devient un inconvénient, et la laideur un avantage. Mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs ; ce sentiment loin de s'effacer augmente sans cesse, et se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudrait mieux être morts qu'unis ainsi. Une figure agréable et prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer. Les grâces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse, et au bout de trente ans de mariage, une honnête femme, avec des grâces, une humeur égale et un bon caractère, plaît à son mari comme le premier jour.

CHOSSES ET AUTRES

M. Cimon conteste l'élection de M. Perreault dans le comté de Charlevoix.

Sept hommes ont été légalement pendus par autant de shérifs, vendredi dernier, dans les divers Etats de l'Union.

La presse américaine se montre généralement hostile au tarif soumis par l'hon. M. Tilley à la Chambre.

Le *Globe* gémit ; il voit dans la protection une menace pour l'Angleterre et le commencement de la rupture du lien colonial. Ce n'est pas la question.

A l'ouverture du 46e congrès des Etats-Unis, à Washington, lundi dernier, M. Bandall a été élu président par une majorité de 18 voix sur M. Garfield, candidat des républicains.

Le sénateur Skead proposera qu'à raison des déficits dans le revenu du Canada, il est inexpédient de continuer la construction de l'embranchement de la Baie-Georgienne ou de voter de nouvelles subventions au Canada Central, tant que le revenu et les dépenses du pays ne seront pas équilibrés.

On se plaint en Angleterre, dans la presse et le parlement, du nouveau tarif canadien ; on nous dit même des mots assez gros. *La Minerve* répond que l'Angleterre a tort de se plaindre, et que si nous la gênons un peu dans ce moment, elle nous a gênés beaucoup plus sérieusement dans un grand nombre de cas.

Mardi, l'hon. M. Pelletier, ex-ministre de l'agriculture, et président de la Commission canadienne à l'Exposition de Paris, s'est rendu, en compagnie de MM. Keefer, Drolet, May et Perrault, membres de la commission, et de MM. Selwyn et Archambault, jurés, à l'hôtel du gouvernement, à Outaouais, où Son Altesse royale la princesse Louise a présenté à chacun d'eux une lettre de son frère, le prince de Galles, avec un beau portrait de Son Altesse royale en uniforme de général de l'armée anglaise.



Jules LAVEE

QUESNEL

EXPOSITION UNIVERSELLE. — BEAUX-ARTS ALLEMANDS. — UNE BONNE AFFAIRE.

Décisions judiciaires concernant les journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

AVIS AUX DAMES

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poulmons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante.

Maison A. Pilon & Cie. — Cette grande maison continuera à fondre le stock sans réserve d'ici à quelque temps à meilleur marché que jamais. Nous recevons tous les jours de nouvelles marchandises de printemps et d'été, ce qui permet de satisfaire toutes nos pratiques. Profitez de cette grande vente autorisée par le syndicat nommé à la faillite de la maison A. PILON & Cie. La maison PILON profite de cette occasion pour remercier cordialement le public en général pour l'encouragement qu'elle a reçu depuis quelque temps.

Au Magasin Rouge, 581, rue Sainte-Catherine. — COMPÉTITION SANS PRÉCÉDENT DANS LE COMMERCE DE NOUVEAUTÉS. — Notre magasin n'est ouvert que depuis quelques mois, et des milliers d'acheteurs l'envahissent déjà tous les jours. C'est vraiment plus que nous osions espérer. Nous nous faisons toujours un devoir d'être véridiques et sans exagération dans l'annonce de nos marchandises, ne descendant jamais à ce système vulgaire et trompeur d'annonces pronant des marchandises qui n'ont aucune valeur appréciable.

AVIS IMPORTANT

Des abonnés nous écrivent pour se plaindre de ne pas recevoir leurs numéros. Ces omissions ne sont pas le fait de l'administration, car un contrôle sérieux a lieu à l'expédition de chaque numéro. Elles viennent certainement de la poste, où les numéros sont égarés, les bandes déchirées, etc. Nous avons adressé déjà des réclamations ; nous les renouvelerons, et nous prions nos abonnés de ne pas nous attribuer les ennuis qu'ils éprouvent et que nous voudrions pouvoir leur épargner.

AVIS SPECIAL

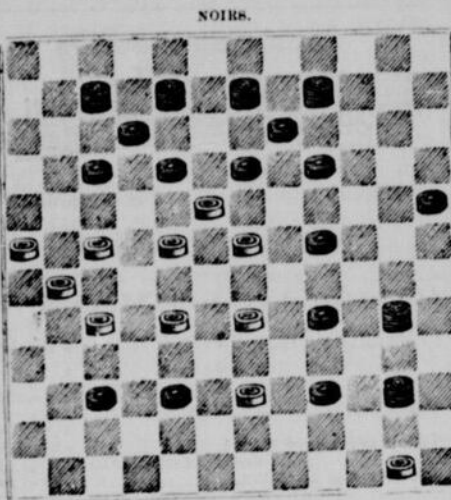
A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au R. V. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant ce département à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 157

Composé par M. F. BLACK, Montréal.



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 155

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Lists numbers for various pieces and positions.

Solutions justes du Problème No. 155

Montréal: — N. Chartier, J. Boyte, P. Décarreau et L. Chartier. Saint-Hyacinthe: — MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot. Québec: — N. Langlois, J. Lemieux.

Le dernier tournoi de Dames à Montréal

Les parties jouées par messieurs Riendeau et Contant pour un enjeu de \$40 et le titre de "Champion du Canada" ont attiré un nombre considérable d'amateurs et de curieux aux trois ou quatre séances où ces joueurs se sont disputé la palme. Après avoir gagné chacun une partie et en avoir fait quatre nulles, la victoire est enfin restée à M. Riendeau, qui a gagné, dimanche, la dernière partie. M. Riendeau, outre qu'il gagne les \$40, se trouverait donc le champion du Canada. Mais voici que la question se complique. M. Alp. Blondin, qui réclame aujourd'hui le titre de champion pour avoir battu M. Contant il y a deux ou trois ans, porte aux deux concurrents le défi suivant que nous reproduisons de la Minerve :

A M. l'Éditeur de la MINERVE.

Monsieur, Je vois dans la Minerve d'hier, sous le titre de Chaudement contesté, un entrefilet annonçant que MM. Riendeau et Contant sont actuellement à jouer une partie de Dames pour un enjeu de \$40 et le titre de "Champion du Canada." A ce propos, M. l'Éditeur, qu'il me soit permis de rappeler à ces messieurs qu'ils n'ont pas le droit de jouer pour le titre de "Champion du Canada," et encore moins de s'arroger ce titre, que j'ai déjà gagné contre eux, si le public n'est pas admis à ce tournoi. En conséquence, si ces messieurs tiennent autant à ce titre de "Champion du Canada" que l'entrefilet en question le fait supposer, je vous prie, M. l'Éditeur, de me permettre de les informer, par l'entremise de votre journal, que je suis prêt à leur disputer ce titre, avec ou sans enjeu, et que je serai à leur disposition jusqu'au premier avril prochain.

ALP. BLONDIN.

Lachine, 21 mars 1879.

LES ECHECS

Adresser toutes les communications concernant ce département à M. O. TREMPÉ, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 151: MM. Z. De-launais, V. R. Gagnon, Québec; A. C. Saint-Jean; M. Toupin, H. Paradis, T. Lafrenière, J. Gauthier, Montréal; L. O. P., Sherbrooke.

Une dépêche de Londres en date du 22 courant nous apprend la mort du Prof. Anderssen, le célèbre joueur d'échecs.

Il est rumeur, dans les cercles échiquéens de New-York, qu'il doit y avoir un grand Congrès d'échecs aux Etats-Unis dans le courant de l'année.

A une assemblée du Club d'Échecs de Québec, tenue le 16 courant, les officiers dont les noms suivent ont été élus pour le terme finissant le 15 janvier prochain :

Président honoraire: M. E. T. Fletcher; Président actif: M. T. LeDroit; Vice-présidents: M. C. P. Champion et Jas. Green; Secrétaire-trésorier: M. D. C. Mackellie; Comité de régie: MM. E. Pope, F. H. Andrews, R. Blakistone, M. J. Murphy et E. B. Holt.

Echec et mat en politique

On dit que M. Disraeli (lord Beaconsfield) a découvert un beau coup échiquéen, un coup qui, indubitablement, portera le nom de son inventeur. Il permet au débutant de déconcerter et de vaincre le plus habile joueur. Le coup s'explique en peu de mots: "Si vous trouvez irrévocablement battu, regardez froidement votre adversaire en face, tournez l'échiquier aussi adroitement que possible, de manière que ses pièces deviennent les vôtres, et dites MAT avant qu'il s'aperçoive de l'escamotage."

Depuis quelque temps, plusieurs journaux anglais, dit la Stratégie, font de la propagande pour l'adoption d'une nouvelle manière d'écrire les coups, qui est un mélange entre la notation actuelle et la notation algébrique usitée en Allemagne. Nous ne comprenons pas l'économie de ce nouveau système; il ne peut devenir universel, puisque chaque nation est toujours obligée d'indiquer le nom de la pièce par un initial, et, sauf le mot to (que les Anglais pourront avec avantage remplacer par un point), il exige autant de lettres et de chiffres que la notation ordinaire.

La notation algébrique, indiquant les cases de départ et d'arrivée, peut seule devenir universelle; les inconvénients qu'elle présente sont-ils supérieurs aux avantages que le monde des Echecs obtiendrait en n'ayant qu'une seule manière d'écrire les coups? Nous le croyons et nous avons la conviction que, malgré ses imperfections, le système français, anglais, américain et italien est le meilleur.

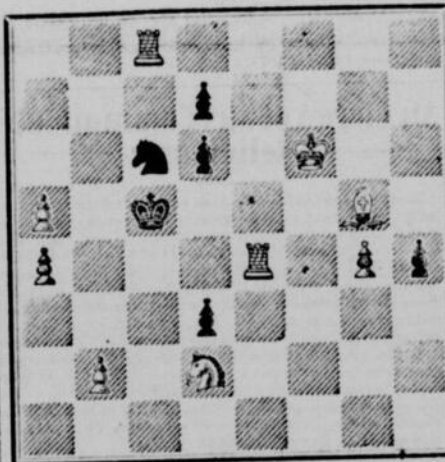
Premier Concours de Problèmes Lowenthal

PROBLÈME No. 153.

Composé par M. J. W. ABBOTT, à Londres.

Ce problème a obtenu le prix spécial donné aux meilleurs trois coups.

Noirs.



Blancs.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No. 151.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Lists chess moves for a specific problem.

65ÈME PARTIE

Charmante partie jouée il y a quelque temps à Newberry, Etats-Unis.

Gambit Muzlo Caselo.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Lists chess moves for a Gambit Muzlo Caselo.

Table with 2 columns: 15 C 4e R (b), 15 D 3e C D, 16 C 6e D, 16 R 2e D, 17 T pr C, 17 R pr C (c), 18 D pr P, 18 C 2e D, 19 T pr C, 19 F pr T, 20 F pr P, 20 F 4e R (d), 21 F pr P, 21 R pr F, 22 D 6e F, 22 e-hec et mat.

NOTES.

- (a) Ce coup a été pendant longtemps considéré comme le meilleur; maintenant, il est généralement admis que C D 3e F D est meilleur. (b) A partir de ce moment, M. Orchard conduit cette partie d'une manière fort remarquable. (c) Si R pr T, les Blancs gagnent par D pr P, échec, etc. (d) R 4e F serait suivi de D 7e R, échec et mat le coup suivant.

UN CONSEIL.—L'œuf frais, pondu le jour où on le mange à la coque, est difficile à se procurer en cette saison; cependant, voici un moyen de l'obtenir pour fournir la table des vrais gourmets.

Vous entretenez une douzaine de poules dans un lieu chaud, une étable à vaches, par exemple; vous les nourrissez de sarrasin, vous leur donnez, chaque matin, une épaisse soupe ou bouillie chaude, composée de chènevis, de son, d'orge et d'un peu de brique en poudre, passée à travers un crible.

Les poules, ainsi traitées, pondront tous les jours.

Mais le printemps venu, il faudra les faire déchoir de leur rôle de pondeuses et les engraisser pour les manger.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 21 Mars 1878.

Large table listing market prices for various goods including Farine, Grains, Légumes, Laiterie, Volailles, Gibiers, Viandes, Divers, and Peaux.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for livestock such as Bœuf, Vaches, Veaux, Moutons, Agneaux, Cochons, and Paille.

Longpré & David AVOCATS

No. 15, RUE SAINTE-THÉRÈSE MONTREAL. A.-B. LONGPRÉ. L.-O. DAVID.

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centins Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents S'adresser à LA CIE. BURLAND-DESSARATS, 5 et 7, Rue, Beury, Montréal.

Librairie Payette & Bourgeault

On trouvera constamment à cette Librairie : Livres de prières et de piété, depuis les reliures les plus communes jusqu'aux plus riches.

Livres de littérature de tous les auteurs canadiens. Livres classiques, en usage dans tous les collèges, sou- vents, etc., etc.

Papeterie, tapisserie, imagerie, articles religieux, etc., etc., en grande quantité.

Fournitures d'école et de Bureau, une spécialité. Ordres pris pour fabriquer des cadres de toute sorte. Impressions et reliures de livres blancs exécutées sous bref délai.

Les abonnés de L'Opinion Publique trouveront un avantage en s'adressant à leur magasin pour faire relier leur journal.

Payette & Bourgeault, No. 250, rue Saint Paul, Vis-à-vis la rue Saint-Vincent, Montréal.

Pour les Enfants et les Invalides

ET POUR LA TABLE DE FAMILLE.

Il n'y a pas d'empois alimentaire qui soit aussi riche en propriétés particulières à ces préparations que la

Farine de Blé-d'Inde de DURHAM.

Les ménagères trouveront que c'est l'article le plus délicieux et le plus économique pour le dessert. Les cuisiniers de profession ont fourni plusieurs recettes originales pour le préparer, lesquelles sont imprimées sur chaque paquet.

Insistez pour qu'on vous donne la Farine DURHAM.

Tous les épiciers respectables la vendent. WILLIAM JOHNSON, 28, rue Saint-François-Xavier, Montréal. Seul agent pour les Etats-Unis et le Canada.



AVIS AUX ENTREPRENEURS

Des soumissions cachetées, adressées au soussigné, seront reçues à ce bureau jusqu'à

SAMEDI,

LE 19 AVRIL PROCHAIN,

inclusivement, pour la confection et la pose d'un appareil calorifère aux édifices des départements publics en voie de construction à Québec.

Les plans et le devis descriptifs de l'ouvrage seront visibles à ce bureau, après le 26 du courant, tous les jours, entre 10 heures a.m. et 4 heures p.m.

Les soumissions devront être endossées : " Soumission pour appareil calorifère."

Le département ne sera pas tenu d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, ERNEST GAGNON, Secrétaire.

Département de l'Agriculture et des Travaux Publics, Québec, 14 mars 1879. N. B. Pas de reproduction sans un ordre par écrit. Québec, 15 mars 1879.

DISTRICT DE MONTRÉAL. Cour Supérieure

Dame Lucie Robert dite Lamouche, de la cité et du district de Montréal, épouse de Auguste Bousquet, commerçant, du même lieu, d'abord autorisée à ester en justice, demanderesse ; vs. le dit Auguste Bousquet défendeur.

Une action en séparation de biens a été instituée en cette cause le 15 février courant. Montréal, 17 février 1879.

ROY & BOUTILLIER, Avocats de la demanderesse.

PETIT MOIS DE ST-JOSEPH

Pensées pieuses pour le mois de Mars, avec une Neuvaine, par l'auteur des "Paillettes d'Or"

Jolie brochure in-32 de 68 pages.—Prix : Sets chaque, 40cts la douzaine, \$3.00 le cent. Montréal : Librairie St-Joseph—CADIEUX & DEROME, 207, rue Notre-Dame. L'auteur de ce pieux opuscule dédie son modeste travail à l'ange gardien de la Sainte-Famille, et le prie d'aller semer ces pieuses pensées dans les murs bénis de la famille chrétienne.

" La soute-t-ii, elles germeront sous votre influence, " échauffées doucement par la prière et la méditation, et " elles produiront ces gracieuses vertus qui font le charme " du foyer, la piété, le travail, la condescendance, le " support, l'amabilité. " Instillez de faire l'éloge de ce PETIT MOIS, qui est déjà rendu à sa 4^{me} édition.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisent des fortunes tous les mois. Des livres expliquant tout donné. Adresses : BAXTER & CIE., Banquiers, 17 Wall Street, N.-Y.

La vue est d'une valeur incalculable



HEARN & HARRISON vendent les meilleurs LUNETTES en crystal pour \$1 ; en argent, \$2 ; en or, \$3 ; magnifiques Lunettes d'Opéra de \$2 à \$10 ; Télescopes, \$2 à \$20. Satisfaction garantie.

242 et 244, R. E NOTRE-DAME



Chemin de Fer du Gouvernement Provincial

PONT DES CHAUDIÈRES ET SES APPROCHES

DEMANDE DE SOUMISSIONS

DES SOUMISSIONS adressées à l'hon. H. G. JOLY, Commissaire de l'Agriculture et des Travaux Publics, et endossées : " Soumission pour le Pont des Chaudières et ses approches, " seront reçues au No. 16, rue St-Jacques, Montréal, jusqu'à LUNDI MIDI 31 MARS, pour la construction de toute la maçonnerie du pont qui doit être jeté sur la rivière Ottawa, lequel pont aura onze piliers et quatre caissons ; ainsi que des soumissions pour le terrassement et les excavations nécessaires pour relier le chemin de fer Québec, Montréal, Ottawa et Occidental, dans la Cité de Hull, Province de Québec, avec le chemin de fer Canada Central, dans la ville d'Ottawa, Province d'Ontario.

Les contracteurs pourront examiner sur la carte les sondages, la position des caissons et des piliers du pont et de la ligne en général, en s'adressant au bureau de l'ingénieur du gouvernement, 16, rue St-Jacques, Montréal, tous les jours après cette date, mais les plans et spécifications détaillés ne seront visibles que le ou après Jeudi, 31 Mars, au même endroit.

On ne recevra aucune soumission qui ne sera pas faite sur le blanc attaché à la spécification et non accompagnée d'un chèque de mille piastres, laquelle somme sera consignée si le soumissionnaire ne veut pas accepter le contrat des travaux aux taux et conditions désignés dans sa soumission.

Le gouvernement se s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune soumission.

P. ALEX. PETERSON, Ingénieur du Gouvernement.

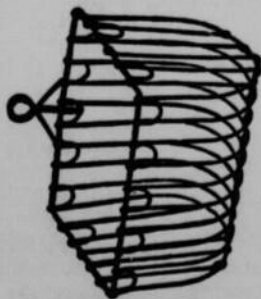
Québec, 12 mars 1879.

Au Clergé et aux Communautés Religieuses

Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornaments d'Eglises et Objets Religieux, Ornaments Sacerdotaux, Chandelliers, Ostensoirs, Ciboules, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Coeurs, Franges en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Mérimo, Toile, etc., etc. Bannières, Drapeaux, magnifique assortiment de Vases, Statues, Rosaire (en corail, ivoire, perle, ambre, coco, jais, grenade, etc.), Cire d'abeille pure, Cierges en cire et en paraffine, Vin de Messe, etc., etc. Ayant nous-mêmes choisi avec soin nos marchandises en Europe, nous sommes prêts à exécuter toutes les commandes à très-bas prix.

Les personnes qui visitent la ville sont respectueusement invitées. Correspondance sollicitée. Prompte attention apportée aux commandes.

A. C. SENECAI & Cie. Importateurs et manufacturiers, No. 184, rue Notre-Dame, Montréal.



EFFETS EN FIL IUSTRE

HERN, Papiers à éponges, Papiers à brosse et savon, Vases à céleri et à marinades, Papiers à cartes de visite, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Crémier, Montréal.

SOUS PRESSE

RECUEIL

De 16 mélodies, avec paroles Anglaises, Espagnoles et Françaises,

COMPOSÉES PAR LE

Comte de Premio - Real,

Devant paraître dans la première quinzaine de Mars, chez

A. LAVIGNE,

Editeur de musique, Importateur de pianos et harmoniums, 25, rue Saint-Jean (Banque d'Épargne), Québec.

Produit pharmaceutique français

Poudre de Charbon végétal médicinal

DU DOCTEUR BELLOC

Le Charbon de Belloc est devenu un remède populaire pour guérir les maux d'estomac, sous quelque forme qu'ils se présentent. On a vu souvent des personnes qui avaient des pesanteurs d'estomac, des crampes douloureuses après chaque repas, être guéries en quelques jours par l'usage du Charbon de Belloc ; il facilite également la digestion, mais c'est surtout dans les cas de dysenterie, diarrhée et de cholérine qu'il est d'une efficacité reconnue. Il suffit d'en prendre chaque jour de trois à six cuillerées à bouche pour obtenir une guérison complète. Le charbon se vend aussi sous forme de pastilles. En vente chez les agents pour le Canada.

FABRE & GRAVEL, 219, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

AVIS

Est par le présent donné que le gouvernement de Québec s'adressera au Parlement du Canada, durant la présente session, afin d'être revêtu de tous les droits et pouvoirs possédés par la Compagnie du Chemin de Fer de Montréal, Ottawa et Occidental, relativement à la construction d'un pont sur la Rivière Ottawa, à ou près de la cité d'Ottawa, et d'être autorisé à obtenir et posséder dans la province d'Ontario les terrains nécessaires aux fins du système de chemins de fer de la province de Québec. Québec, 13 février 1879.



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTRÉAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelaga comme suit :

Table with train schedules: Train Express pour Hull à 9:30 et 5:00, Arrivant à Hull à 2:00 P.M. et 9:15, Train Express de Hull à 9:10 et 4:45, Arrivant à Hochelaga à 1:40 P.M. et 9:00, Train pour St-Jérôme à 5:00 P.M., Train de St-Jérôme à 7:00 A.M.

Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard.

Bureau-Général : No. 13, Carré de la Place-d'Armes.

TARNES, LEVE & ALDEN,

Agents des Billets, Bureaux : 202, rue St-Jacques, au-dessous de l'Institut des Artisans, et 158, rue Notre-Dame.

C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers. C. A. SCOTT, Surintendant-Général. Montréal, 19 décembre 1878.



Chemin de Fer Intercolonial

1878-79

ARRANGEMENTS D'HIVER.

LES TRAINS EXPRESS à PASSAGERS partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with train schedules: Partant de la Pointe-Lévis 8:00 A.M., Rivière-du-Loup 2:00 P.M., Arrivant à Trois Pistoles (dîner) 3:00, Rimouski 4:49, Campbellton (souper) 10:00, Dalhousie 10:21, Bathurst 12:8 A.M., Newcastle 2:10, Moncton 5:00, St-Jean 9:15, Halifax 1:30 P.M.

Chars Pullman sur les Trains Express. Ces trains viennent en connexion à Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 9:45 P.M.

Les chars Pullman partant de la Pointe-Lévis les Mardis et Samedis, vont directement à Halifax, et les Lundis, Mercredis et Vendredis à St-Jean.

Pour informations concernant le prix des billets de passages, le taux du fret, l'arrangement des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent, 177, rue St-Jacques.

C. J. BRYDGES, Surintendant-Général des Chemins de Fer du Gouvernement. Montréal, 18 nov. 1878.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.



CHEMIN DE FER DE Q. M. O. & O.

DIVISION EST

Commençant MARDI, le 11 FÉVRIER, les trains pour cette division partiront comme suit :

Table with train schedules: Départ d'Hochelaga, Express 12:40 p.m., Mélié 7:10 a.m., Arrivée à Québec, 10:10 p.m., 3:50 p.m.

DE RETOUR :

Table with train schedules: Départ de Québec, Express 12:45 p.m., Mélié 6:15 p.m., Arrivée à Montréal, 7:30 p.m., 10:10 a.m.

Les Trains quitteront la Station du Mile-End dix minutes plus tard.

Billets en vente aux bureaux de Starnes, Leve & Alden, agents, 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame, et aux Stations d'Hochelaga et du Mile-End.

J. T. PRINCE, Agent-gén. des Pas. Montréal, 7 février 1879.



Département des Terres de la Couronne

QUEBEC, 23 janvier 1879.

AVIS est par les présentes donné qu'il a plu à Son Excellence le Lieutenant Gouverneur, par un Ordre en Conseil, en date du 29 janvier, d'ajouter la clause suivante aux règlements touchant la coupe du bois :

Il est strictement défendu à toute personne, hormis qu'elle ait obtenu une autorisation spéciale à cet effet du Commissaire des Terres de la Couronne ou de ses agents, de s'établir ou d'abattre du bois, sur des lots dans des territoires non-arpentés, ou sur des terres arpentées qui n'ont pas encore été offertes en vente, ou d'abattre du bois marchant sur icelles terres situées dans les limites de cette province, et formant partie des limites pour lesquelles des licences pour la coupe du bois ont été accordées ; le dit bois étant la propriété exclusive des porteurs des dites licences, qui ont le droit exclusif d'interdire des poursuites contre toute personne ou personnes qui enfreindraient cet ordre.

F. LANGELIER,

Com. des Terres de la Couronne.

REMÈDE SPECIFIQUE DE GRAY



Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux ; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix : \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à :

La Compagnie de Médecine de Gray, Windsor, Ont. Vendu à Montréal, en Canada et aux Etats-Unis par tous les Pharmaciens.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPÉ

La Cie. Burland-Desbarats,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTROTYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou tapetisé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE !

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.